

ORIGINE ANGLAISE DU STYLE FLAMBOYANT FRANÇAIS.

Par CAMILLE ENLART, Directeur du Musée de Sculpture Comparée
du Trocadero.

Lorsqu'en 1902 je fis paraître un *manuel d'archéologie française*, l'origine du style flamboyant restait pour moi un problème irritant. Ainsi que l'avait déjà remarqué M. G. G. Scott¹ ce style ne découle pas, en effet, des traditions françaises antérieures, mais l'influence artistique de la France sur les autres pays est si universelle de la fin du XII^e à la fin du XIV^e siècle, que l'idée ne m'était pas venue de chercher hors de nos frontières l'origine du style flamboyant, et que Mr. G. G. Scott n'y avait point pensé. Seul M. Edward Prior² a soupçonné une influence de l'Angleterre sur l'art français des XIV^e et XV^e siècles,³ mais il a cru reconnaître qu'elle s'est exercée en Bretagne, d'où elle se serait communiquée à la Normandie et aux autres provinces ; or les similitudes entre l'art de la Bretagne et celui de l'Angleterre viennent de sources normandes communes, et il est à remarquer qu'entre les provinces françaises, la Bretagne se distingue par son attachement tardif aux formes du XIV^e siècle. Ce n'est donc pas là que le style flamboyant s'est créé. Si nous voulons rechercher ses plus anciens exemples, il semble qu'ils se trouvent en Picardie et en Normandie ; l'Île de

¹ *Essay on the History of English Church Architecture*, Londres, 1881, p. 173 : "The history of the origin of French flamboyant style is somewhat puzzling at first sight, because, as far as I have observed, there are to be found in France almost no transitional examples connecting it with the geometrical style which it supplanted." (Note : The only intermediate example that I have observed is the Church of Saint-Urbain at Troyes, a building in every way remarkable.)

² *A History of Gothic Art in England*, London, 1900, p. 332-333.

³ L'antériorité des monuments du style dit *decorated* sur ceux de notre style flamboyant, n'a jamais fait l'objet d'un doute en Angleterre ; de plus, leur analogie avait souvent frappé, et de là est né un contre-sens qui a fait appeler flamands (Flemish) certains de ces édifices, comme la chapelle de Sainte Marie de Beverley, citée et figurée plus loin. Des longtemps, mon ami, Mr. John Bilson, s'était élevé contre cette expression qui intervertit les rôles, notamment dans une étude encore inédite sur Sainte Marie de Beverley.

France a pu l'adopter en même temps ou peu après. Plus au sud, le style flamboyant eut à Bordeaux son plein développement, tandis qu'à Albi ou à Carpentras, l'art du XV^e siècle ne se dégage pas autant des traditions du XIV^e. Il en est de même en Lorraine et en Champagne : près de Châlons, Notre Dame de l'Épine ; à Metz et à Verdun des portions des cathédrales nous montrent la persistance en plein XV^e siècle de l'architecture du XIV^e.

Mais, qu'il ait été adopté plus ou moins tôt, plus ou moins complètement, le style flamboyant a les mêmes caractères d'un bout de la France à l'autre : il ne se présente pas comme le résultat du travail parallèle et respectif de nos écoles provinciales, qui avaient su donner au style roman, puis au gothique, des formes si variées. Hors de France, au contraire, des pays qui jusque là avaient copié très exactement les modes des diverses écoles françaises, l'Espagne, le Portugal, la Vénétie, l'Allemagne, ont un style flamboyant nettement différent de celui de la France ; l'Italie n'en a pas, sauf quelques importations d'Allemagne à Milan, de France à Subiaco ; d'Aragon dans le royaume des Deux Siciles. Quant à l'Angleterre, son architecture du XV^e siècle, le style perpendiculaire, diffère plus que tout autre du style flamboyant français. En revanche, si l'on examine ses monuments du XIV^e siècle, on y rencontre tous les caractères qui distinguent en France l'art du siècle suivant.

Le style nouveau qui apparut en France au jour où elle s'affranchit de la domination anglaise et réalisa son unité nationale, ne serait-il donc qu'un emprunt fait à l'ennemi, et en recouvrant son indépendance, la France aurait-elle perdu au XV^e siècle son originalité artistique ? C'est ce que se refuse à croire un de mes confrères les plus éminents, et l'un des plus sagaces parmi les archéologues français, M. Anthyme Saint-Paul, depuis qu'en 1904 j'ai émis l'opinion de l'origine anglaise du style flamboyant,¹ mais c'est un fait dont des preuves innombrables ne me permettent plus de douter.

Voici en quels termes mon ami M. Saint-Paul apprécie l'opinion que j'avais émise :² " Comment comprendre que

¹ *Manuel d'Archéologie Française*, t. II, p. xii.

² *Revue de l'Art Chrétien*, 5^e Série, t. I (1905), 4^e livraison, p. 235.

.....M. Enlart ait pu croire un instant à l'introduction du style ogival flamboyant par les anglais non seulement dans les pays occupés par eux, mais dans toute la France indistinctement? M. Enlart n'a fait que jeter ici hâtivement des impressions reçues lors d'un voyage en Angleterre ; nous pensons qu'un examen sévère des faits les modifiera considérablement."

Quelque regret que j'aie de démentir aussi formellement les prévisions de mon honorable confrère et ami, je pense que les faits que je vais exposer pourront convaincre mes lecteurs et lui-même.

Mais d'abord, il faut présenter les objections qui m'ont été faites, et j'y ajouterai celles qu'on aurait pu ne faire.

"L'influence anglaise dans l'architecture du Bordelais est une quantité négligeable" a dit M. J. A. Brutails,¹ et M. Anthyme Saint-Paul ajoute : "dans d'autres régions de la France, le triforium absidal de Saint-Séverin à Paris et quelques parties de Notre-Dame et l'hôtel royal à Calais sont à peu près les seuls souvenirs artistiques du passage ou du séjour des Anglais sur le continent."

On peut ajouter à ces remarques que jamais l'architecture de l'Angleterre n'a différé autant de celle de la France qu'au XV^e siècle. On peut surtout observer que dès le XIII^e siècle, quelques-uns des caractères du style flamboyant apparaissent déjà en France : c'est au transept de la cathédrale d'Amiens une voûte à liernes et tiercerons²; c'est une autre voûte de tracé étoilé dans l'*album* de Vilard de Honnecourt,³ c'est au porche nord de Saint-Urbain de Troyes une arcature en accolade⁴ tracée vers 1300 ; peut-être antérieurement, puisque l'église fut commencée dès 1260. D'autre part, c'est à bon droit que Berty a montré⁵ dans le profil si particulier des bases du style flamboyant l'aboutissement de l'évolution des bases françaises antérieures. Notons aussi que l'arc

¹ *L'archéologie du Moyen Age et ses Méthodes.*

² Voir G. Durand, *Monographie de la Cathédrale d'Amiens*, t. 1^{er}, Amiens, 1901, p. 234, Fig. 19.

³ Pl. XL de l'édition Lassus. Cette armature de voûte couvrant une salle carree est formée plutôt de groupes de trois branches d'ogives que de liernes et

de tiercerons. Huit branches d'ogives retombent sur le pilier central et se refendent.

⁴ Enlart, *Manuel d'Archéologie Française*, t. 1^{er}, Paris, 1902, p. 588, Fig. 316.

⁵ *Annuaire de l'Archéologie Française*, 1862.

en anse de panier, si prodigué dans notre style flamboyant, est rare en Angleterre.

On peut dire que la Grande-Bretagne n'a pas de style flamboyant, et l'on pourrait dire qu'aucune architecture anglaise ne ressemble à ce style si l'influence française ne s'était exercée au XV^e siècle en Écosse, notamment à Melrose.

J'ajoute que deux écoles d'art peuvent se développer parallèlement et aboutir aux mêmes résultats sans que celle qui y'est arrivée la seconde ait nécessairement subi l'influence de l'autre, et ce pourrait être le cas pour les moulures qui, assez riches en Angleterre dès la période saxonne, y atteignent dès le XIII^e siècle des complications qu'elles n'auront chez nous qu'au XV^e.

Ces remarques n'ébranlent pas ma conviction relativement à l'origine anglaise du style flamboyant, car les preuves en sont nombreuses et formelles, mais avant de les exposer, il sera bon de préciser ce que l'on entend par style flamboyant et de dire un mot de ses plus anciens monuments en France.

A l'inverse des variétés antérieures du style gothique français, qui obéissent à des considérations de structure, le style flamboyant a pour élément générateur principal un caprice décoratif arbitraire : l'opposition des contrecourbes aux courbes.

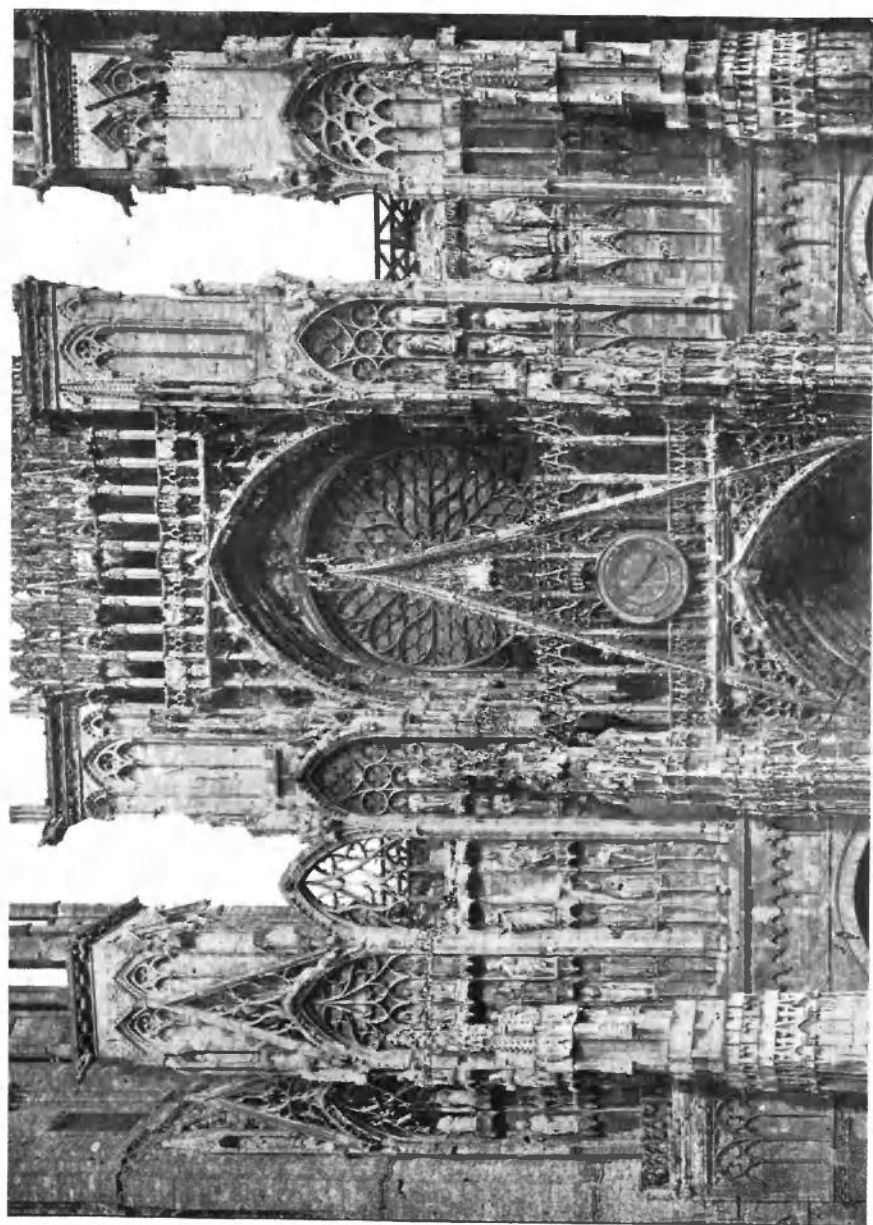
Il se reconnaît pratiquement et à première vue aux caractères suivants :—

Voutes d'ogives compliquées de membres n'ayant qu'une utilité décorative, et dont les plus usités, de beaucoup, sont la lierne et les tiercerons.

Arcs d'un tracé souvent moins aigu qu'à l'époque précédente, grande extension de l'usage de l'arc en anse de panier. Emploi systématique et extrêmement fréquent de l'arc décoratif en accolade.

Substitution aux trèfles et quatrefeuilles dans les claires-voies des tympanes des fenêtres et portails ou des balustrades, de formes en ellipse aigue redentées à l'intrados et droites (soufflets) ou infléchies (mouchettes) ; l'ondulation de ces dernières est commandée par les petits arcs en accolade du fenestrage.

Supports couronnés de chapiteaux bas, affectant la forme d'une frise annulaire, ou parfois dépourvus de



CATHÉDRALE DE ROUEN. PARTIE SUPÉRIEURE DE LA FAÇADE.

chapiteaux ; bases d'un type nouveau dont le profil rappelle celui d'un flacon à large goulot annelé et à panse déprimée.

Prédominance de l'ornement géométrique sur l'ornement végétal ; adoption d'une décoration végétale extrêmement détaillée, déchiquetée et ondulée ; extension de l'usage des crochets de feuillage sur les rampants des pignons et frontons, et sur les extrados d'archivoltes Recherche de pénétrations de moulures soit les unes dans les autres, soit dans les masses.

La voûte à tiercerons de la cathédrale d'Amiens vers 1240 ; à la fin du XIII^e et au XIV^e siècle l'accolade de Saint-Urbain de Troyes et les piliers du chœur de la cathédrale de Rodez, avec leur tracé ondulé et leurs chapiteaux sans sculpture ; les formes flamboyantes qui ornent l'intérieur de la paroi sud du transept de Saint-Nazaire de Carcassonne sous la grande rose, quelques détails de fenestrages des chapelles du chœur de Saint-Just de Narbonne montrent des tracés déjà flamboyants, mais ce ne sont que de rares détails isolés, de bien peu d'importance en comparaison de l'abondance et de l'ensemble des caractères d'art flamboyant, que présentent à la même époque les monuments anglais.

A Saint-Thibaut (Côte d'Or) un retable de bois de la vie de ce saint, placé aujourd'hui au dessus du maître-autel, encadre sous des arcatures en accolade une statuaire qui appartient nettement à l'art français du XIV^e siècle. Or, ces accolades, dont l'intrados est festonné de petites arcatures, sont d'un type exceptionnel en France ; usuel au contraire en Angleterre. La collaboration d'une main anglaise dans la partie architecturale de ce morceau paraît donc plus que probable.

C'est entre 1370 et 1380 environ que se peuvent saisir les premières manifestations de l'art flamboyant en France, et la plus intéressante au point de vue qui nous occupe est probablement la reconstruction du haut de la façade de la cathédrale de Rouen. Fig. 1.

En effet, cette façade présente une composition singulière, exceptionnelle en France, mais tout-à-fait analogue aux frontispices de plusieurs cathédrales anglaises. Si à l'exemple de beaucoup d'églises fran-

çaises, elle a au centre une grande baie encadrant une rose, à droite et à gauche de cette baie s'aligne une série de grandes arcatures couronnées de gables, et refendues comme des fenêtres en panneaux dans lesquels se superposent trois rangs de statues, et cette ordonnance n'a rien de commun avec les habitudes françaises. Au contraire, elle rappelle absolument les façades antérieures en date des cathédrales de Wells, de Salisbury et de Lichfield.

La rangée de gables qui couronne la façade encadre des dessins où se mêlent les dessins rayonnants du XIV^e siècle et les soufflets et mouchettes du style flamboyant, et leurs combinaisons rappellent souvent celles de l'architecture anglaise plus que les monuments français. Quant à la grande rose, son tracé est purement flamboyant. Or, cette partie haute de la façade de Rouen est certainement un des morceaux les plus anciens de l'architecture flamboyante, car nous savons qu'en 1370, le 24 décembre, le chapitre décidait la conservation des tourelles qui surmontent le grand portail et qu'il avait été question de démolir pour la construction de la nouvelle rose, déjà commencée à cette date.¹ Les nouvelles arcatures furent, les unes plaquées à ces tourelles, les autres établies entre elles. Elles subsistent en grande partie malgré des restaurations modernes. Quant au remplage flamboyant de la grande rose, il n'est pas certain qu'il n'ait pas été refait en même temps que le grand portail, au début du XVI^e siècle. Notons aussi que la rose du portail des Libraires (*O de Saint-Romain*) fut vitrée en 1380,² après celle de la Calende (*devers la vieu tour*)³ et qu'elle n'annonce nullement le tracé flamboyant. Mais il semble probable que le vitrail de 1380 fut adapté à un fenestrage construit un siècle auparavant, avec le portail des Libraires.

En 1406-1407, on payait à Jean Lescot un ange et à Pierre Lemaire une gargouille sculptés au dessus du

¹ "Deliberatum extitit unanimiter quod turres supra magnum portale istius ecclesie existentes pro factione de O incepti minime corruant sed in statu maneat sine corruendo." *Archives Départementales de la Seine Inférieure*, G. 215, Inventaire, t. II, p. 206.

² *Ibid.*, Inventaire, t. II, p. 217.

³ Cette *vieu tour* n'est pas une tour de l'église, mais la vieille tour des halles, dont deux rues conservent encore le nom.

portail Saint Jean, qui s'ouvre près de la tour Saint Romain, à l'extrémité nord de la façade.¹

En 1419, la ville fut prise par les anglais, et les travaux de la cathédrale comme ceux des autres églises ne chômèrent pas pendant l'occupation étrangère qui devait durer jusqu'en 1449. Pendant cette période, les rapports du chapitre de Rouen avec les conquérants furent plus que courtois : dès 1418, nous voyons les chanoines accueillir comme frères deux chanoines d'York² ; nous les voyons peu après recevoir un legs de cent écus " du seigneur de Salsebery,"³ puis donner la sépulture dans le chœur au duc de Bedford⁴ ; en 1443, ils célèbrent le baptême du fils du duc d'York, régent de France.⁵

Le transept et une partie du chœur de la cathédrale d'Evreux sont parmi les monuments les plus remarquables et les plus anciens du style flamboyant. Le chœur, brûlé en 1346, fut restauré et en partie rebâti dans la seconde moitié du XIV^e siècle ; au début du XV^e on y posait encore plusieurs vitraux, et l'on commençait le transept.⁶

En 1418, les anglais prenaient possession de la ville, et l'occupation étrangère n'y ralentissait pas les constructions.⁷ En 1427, le chancelier du duc de Bedford, Martial Fournier, prenait possession du siège épiscopal, et la même année, le légat accordait des indulgences pour l'œuvre de la cathédrale. Cette faveur fut renouvelée en 1431.⁸

En 1441, les Français reprenaient possession de la ville, et l'évêque Pasquier de Vaux en concevait un tel dépit qu'il abandonnait son siège. Il fut remplacé par un prelat de sentiments français, Guillaume de Floques, fils du capitaine de Conches qui venait de reconquérir la place.

Le transept de la cathédrale devait alors être terminé ou peu s'en faut. M. Louis Régnier affirme qu'il ne peut être antérieur à 1450.⁹ M. l'abbé Fossey, historien

¹ *Archives Départementales*, G. 2481, Inventaire, p. 347.

² *Ibid.*, G. 2122, Inventaire, p. 217, 15 Mars.

³ *Ibid.*, G. 2124, Inventaire, p. 219.

⁴ *Ibid.*, G. 2128, Inventaire, p. 223. Délibération capitulaire du 18 février.

⁵ *Ibid.*, G. 2128, Inventaire, p. 226, 18 mai.

⁶ Voir L'abbé Jules Fossey, *Mono-graphie de la Cathédrale d'Evreux*,

Evreux, 1898, en fol., Ch. IV et V ; et Louis Régnier, *Visite des Monuments d'Evreux*, Caen, 1889, in-12.

⁷ Voir Fossey, ouvr. cité, p. 64.

⁸ *Ibid.*, pièces justificatives, et l'abbé Blanquart, *Documents et bulles d'indulgences relatifs . . . à la Cathédrale d'Evreux*, Rouen, 1893, in-8°.

⁹ *Visite aux Monuments d'Evreux*, p. 10.

de la cathédrale, se rallie à cette opinion,¹ et avant eux M. l'abbé Blanquart² avait démontré l'erreur de la tradition qui attribuait l'édifice au règne de Louis XI.³

En 1442 et 1455 nous savons que le maître de l'œuvre était Jehan le Boy. C'est à lui que l'on doit probablement la tour lanterne, et en 1452 il remania la partie du chœur voisine du transept, où l'on posa le vitrail des Saintes Maries, orne des effigies du roi Charles VII, du Dauphin, du Pape et de l'évêque.⁴

Les meneaux de ce vitrail ainsi que d'autres fenestragés attribués à Jean le Boy sont conformes au type anglais procédant lui-même de traditions normandes antérieures, mais qui avaient été abandonnées au XIV^e siècle à Evreux. La baie est refendue en deux arcs dont un côté se confond avec son intrados. Cependant, l'obituaire du chapitre nous apprend⁵ que ce fut aux frais de Louis XI c'est-à-dire de 1461 à 1483 que furent achevés ou restaurés plusieurs arcs boutants du chœur, la chapelle de la vierge, le croisillon sud et la lanterne du transept et qu'on éleva la flèche, le vestiaire, la bibliothèque, une partie du cloître et des bâtiments claustraux.

C'est durant son court passage sur le siège épiscopal d'Amiens, de 1373 à 1375, que Jean de la Grange fit ajouter à la cathédrale les chapelles des deux saints Jean, ses patrons, et le contrefort nord-est de la tour du nord. Son effigie en costume de cardinal prouve que l'œuvre ne fut pas achevée avant 1375. On ne peut mieux faire que de citer à l'égard de ces chapelles la belle monographie de la cathédrale d'Amiens par M. Georges Durand⁶ :—

“La date précise de leur construction les rend extrêmement intéressantes pour l'histoire de l'évolution de l'architecture du rayonnant au flamboyant . . . La première de ces chapelles est couverte d'une voûte à

¹ *Cathédrale d'Evreux*, p. 66.

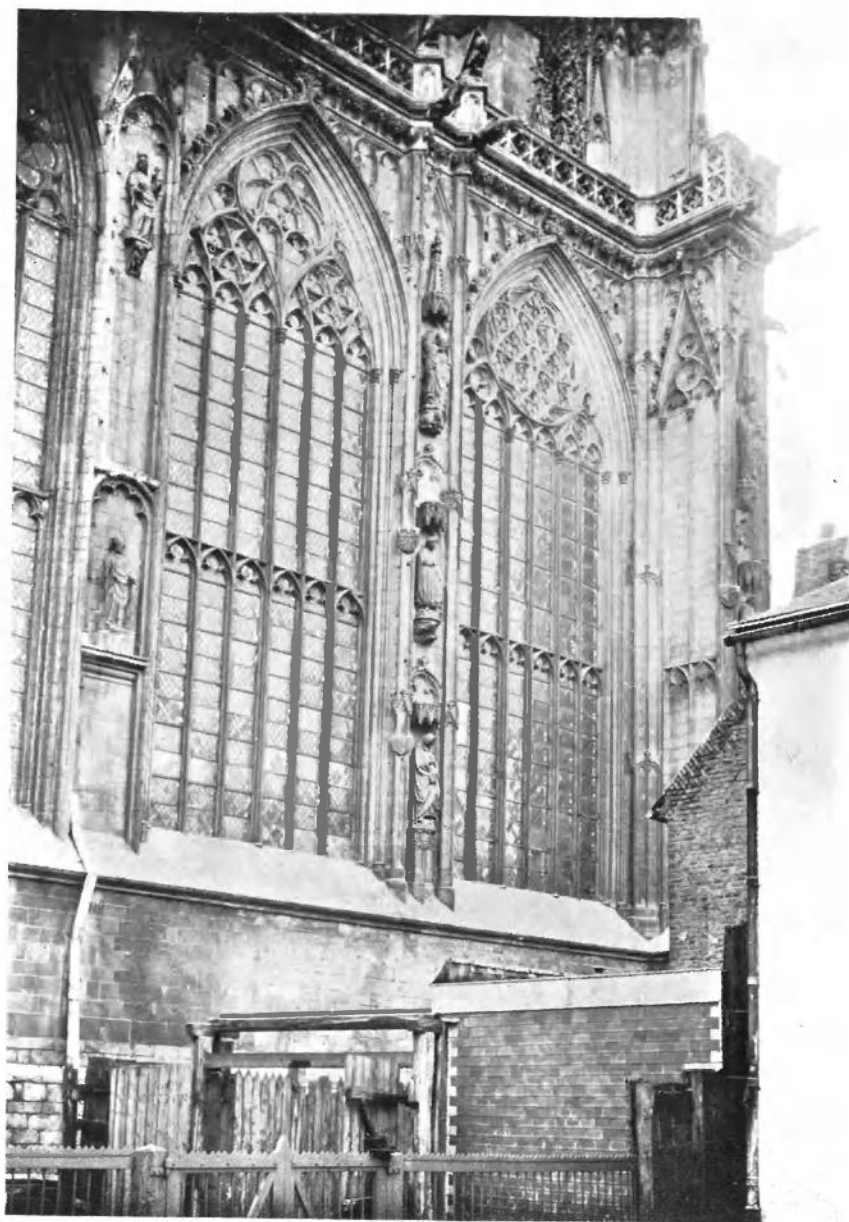
² *Documents et Bulles*, p. 10.

³ *Le Gallia Christiana* a exagéré la portée du passage de l'obituaire qui relate les bienfaits de Louis XI; M. Anthyme Saint Paul s'est à son tour fié à cette appréciation.

⁴ Fossey, *Cathédrale d'Evreux*, p. 68.

⁵ Abbe Blanquart, *Documents et Bulles*, p. 21; Fossey, p. 71, et pièces justificatives.

⁶ *Monographie de la Cathédrale d'Amiens*, t. I, p. 482, Fig. 142 à 148, e Pl. XXV.



CATHEDRALE D'AMIENS. CHAPELLE DU CARDINAL DE LA GRANGE.

Photographie de M. Georges Durand.

liernes et tiercerons, sans ogives, formant en plan une étoile à quatre rais.¹

L'autre chapelle est voûtée sur croisée d'ogives avec liernes et tiercerons . . .

Les remplages des deux fenêtres sont de dessins variés, quoique conçus l'un et l'autre dans le même esprit. On y trouve déjà les soufflets, les mouchettes, les petites roses formées de deux mouchettes posées tête-bêche, en un mot, tous les éléments principaux du gothique flamboyant ; particularité à noter, étant donnée l'époque peu avancée à laquelle nos chapelles ont été élevées . . . les profils des meneaux secondaires tournent déjà fortement au prismatique. Le remplage de ces fenêtres est, comme les autres, coupé par une arcature horizontale, dont les redents sont ornés de petits bouquets de feuillages qui n'existent pas aux autres . . . les crochets qui décorent l'extrados de l'archivolte sont plus importants, les écoinçons entre cette archivolte et la corniche sont couverts par une fausse arcature, tandis qu'aux autres chapelles ils sont nus. La frise feuillue, enfin, qui décore la corniche, est formée de feuilles de choux frisés posées en refend.

Mais c'est surtout dans l'ornementation du double contrefort et du trumeau séparatif des deux chapelles que le style devient précieux et recherché. La face antérieure de chacun d'eux est flanquée elle-même de deux petits contreforts pentagonaux. . . . L'intervalle entre ces deux petits contreforts est divisé par deux petites accolades, redentées, en trois étages ornés chacun d'une grande statue . . . soit neuf en tout abritées par des dais . . . les faces latérales des grands contreforts sont ornées de remplages aveugles dont le dessin rappelle celui des fenêtres.

Les neuf statues . . . jouissent d'une très grande et très juste célébrité, non seulement parce que la plupart d'entre elles représentent des personnages historiques, et que la perfection de leur exécution permet de supposer qu'elles sont des portraits, mais aussi par leur grande valeur artistique." Fig. 2.

¹ C'est le même tracé qui existe dès le XIII^e siècle dans le *chœur des Neuf Autels* de la Cathédrale de Durham.

Non loin d'Amiens l'église de Folleville, célèbre par ses tombeaux de la Renaissance, possède une nef de style flamboyant qui pourrait dater de la fin du XIV^e siècle, car elle fut bâtie aux frais de Jean de Folleville, prévôt de Paris, qui mourut en 1401.¹ Cette nef n'a pas de voûte ; ses fenêtres sont garnies d'un réseau de pierre à soufflets et mouchettes du style le mieux caractérisé. Malheureusement, il ressort de l'examen auquel mon confrère et ami M. Georges Durand a bien voulu se livrer pour moi que cette nef a dû être rebâtie avec le chœur au XVI^e siècle : les détails sont les mêmes ; les vitraux portent les armoiries de Raoul de Launcy et de sa femme.

Autour de Paris, le style flamboyant semble être apparu dans les belles constructions du règne de Charles VI, tels que les châteaux de Louis d'Orléans à Pierrefonds et à la Ferté Milon : le premier fut commencé en 1390 ; le second date de 1393 à 1410.

Peut-être même que dès le règne de Charles V, les somptueux édifices élevés pour le roi sous la direction de Raymond du Temple au Louvre, à Vincennes, à l'Hôtel St. Paul, aux Celestins portaient la marque de ce style. Il apparaît, en tous cas, dans la chapelle de Vincennes,² commencée vers 1387, mais qui semble n'avoir pas été terminée avant le XV^e siècle. Il est difficile d'affirmer qu'elle ait reçu des formes flamboyantes dès le XIV^e ; c'est toutefois probable. Fig. 3.

Dans le centre de la France, ce sont les maîtres d'œuvres des ducs de Berri et de Bourgogne qui inaugurèrent ce style vers la même date : à Poitiers, le pignon de la grande salle du palais, restauré par Jean Guérard, est de pur style flamboyant et date de 1393 à 1415 ; le palais de Bourges devait marquer le début du même style qui s'affirme en 1376 dans les clôtures de la chapelle funéraire de l'église de Souvigny (Allier).

A Dijon, le portail qui subsiste de la chartreuse de Champmol, fondée en 1383, est flamboyant ; c'est l'œuvre de Drouet de Dammartin ; en 1385, on sculptait ses consoles ; en 1388, l'église était consacrée.³

¹ Beauvillé, *Documents inédits sur la Picardie*, t. IV, Paris 1881, p. 285.

² Voir *Archives de la Commission des Monuments Historiques*, t. I, pl. 79, 80.

³ Courajod et Marcou, *Catalogue raisonné du Musée de Sculpture Comparée*, Paris, 1892, p. 69.

Ces quelques dates suffisent à démontrer que les premiers exemples du style flamboyant ont apparu dans les diverses provinces de France au cours du dernier quart du XIV^e siècle.

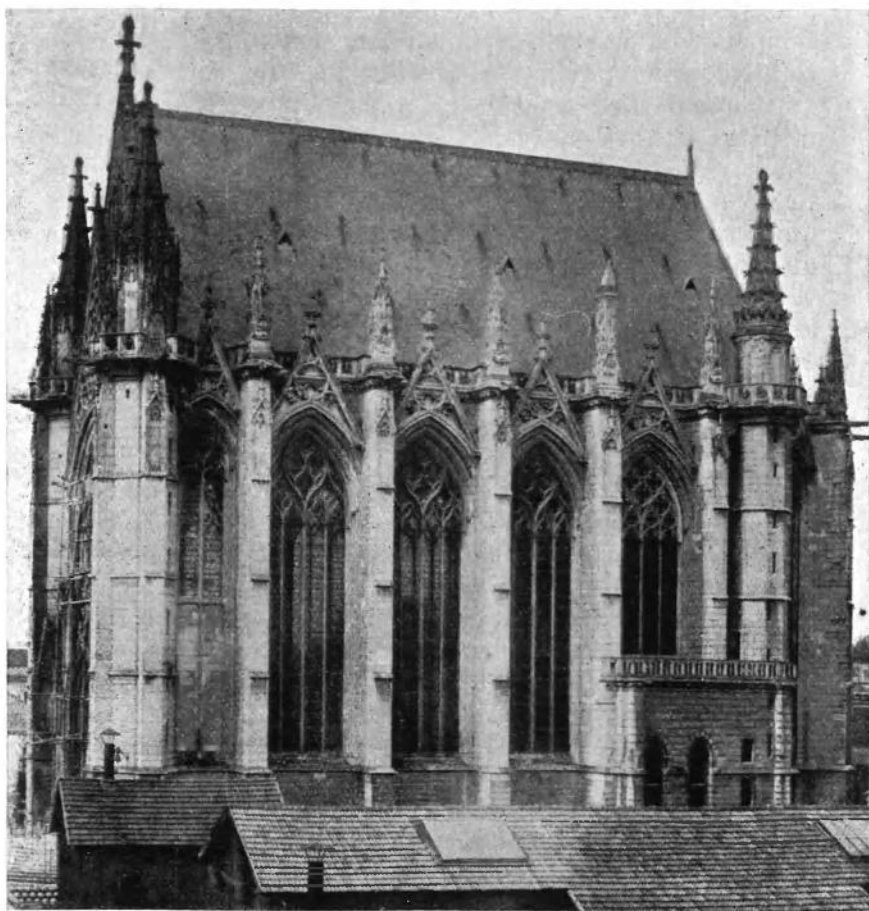


FIG. 3.—VINCENNES. LA SAINTE CHAPELLE DU CHATEAU.

Photographie de la Commission des Monuments Historiques.

C'est vers la même date qu'apparaît en Angleterre le style dit *perpendicular*, car aucun style n'a la complaisance de correspondre aux divisions si commodes des siècles et des règnes, et le style français du XIV^e siècle,

que le flamboyant a remplacé, était ne lui-même vers 1280.

C'est vers 1340, à la cathédrale de Gloucester, qu'apparaissent les premières manifestations du style perpendiculaire, qui en 1360 fait partout son apparition, et persiste encore au XVII^e siècle. Il est donc contemporain du style flamboyant, mais il en diffère totalement.¹ Sans s'attarder à démontrer cette antinomie facile à constater, on peut remarquer que les modèles dont s'est inspiré l'art français du XV^e siècle appartiennent à l'architecture anglaise non du même temps mais du siècle précédent. C'est précisément ce qui arriva à la Renaissance, quand les artistes français du XVI^e siècle imitèrent les modèles italiens du XV^e.

Notons aussi que le style anglais du XIV^e siècle, appelé communément du nom vague de *decorated*, et que Sharpe nomme plus exactement *curvilinear* à cause du tracé des fenestrages, n'est pas le style flamboyant. De même les châteaux d'Azay le Rideau ou de Chambord diffèrent-ils beaucoup des palais italiens du XV^e siècle. Il n'en est pas moins vrai que l'art du XIV^e siècle anglais comme l'art du XV^e italien renferment tous les éléments caractéristiques de l'architecture française du siècle suivant. Je vais le démontrer pour le style flamboyant en prenant à part chacun de ses éléments caractéristiques énumérés plus haut et en recherchant à quelle date, toujours fort antérieure, ces éléments ont apparu en Angleterre.

Quelque importance que l'on attache aux tiercerons d'Amiens ou à l'accolade de Troyes, le nombre des exemples anglais antérieurs à 1375 montrera, je le crois, le bien fonde de ma thèse. Le nombre est tel que je ne puis ici faire qu'un choix parmi les plus importants et les mieux datés.

Si le transept de la cathédrale d'Amiens a reçu vers 1240 une voûte centrale à liernes et tiercerons, elle est si exceptionnelle qu'on a pu douter de sa date véritable, et si Vilard de Honnecourt a tracé peu après dans son

¹ Le caractère le plus typique du style perpendiculaire est le prolongement des meneaux verticaux jusqu'à l'intrados de l'arc de la fenêtre. Cette disposition se rencontre par exception

dans un exemple français antérieur, à la fenêtre qui surmonte le portail nord de l'église de Villeneuve sur Yonne et qui date du commencement du XIV^e siècle.

album une voûte en étoile destinée à couvrir une salle carrée, cette voûte repose sur un pilier central et n'est qu'une variante des combinaisons de branches d'ogives qui s'appliquaient aux plans rayonnants, surtout aux travées en éventail des déambulatoires. On ajoutait à la travée une ou deux branches d'ogives du côté extérieur¹ : ici, on a supprimé une branche du côté intérieur ; si le dessin en plan est analogue, le principe est différent.

Les habitudes des maîtres d'œuvres anglais rendent probable l'origine britannique des tiercerons : en effet, si dans presque toutes les voûtes d'ogives françaises, les joints sont perpendiculaires aux doubleaux et formerets, les joints de beaucoup de voûtes anglaises sont tracés perpendiculairement à une bissectrice coupant chaque voutin ; or le tierceron est précisément cette bissectrice et a dû être imaginé par des maîtres d'œuvres usant du tracé anglais. La lierne qui s'y relie arrive fort à propos pour masquer le raccord difficile et peu gracieux des voutins appareillés suivant cette méthode. Aussi en Angleterre, les liernes courent-elles généralement de la clef des ogives à celles des doubleaux et formerets, au lieu de s'arrêter à la jonction des tiercerons, comme dans les monuments français du XV^e siècle.²

Les liernes sont, en Angleterre comme en France, antérieures aux tiercerons. On les trouve à la fin du XII^e siècle sur les chapelles du croisillon nord de la cathédrale de Ripon. En France, des exemples antérieurs se voient en Picardie, à Luchaux et à Airaines, et d'autre part dans l'Anjou, qui a garde l'usage de ces couvre-joints pour cacher les raccords des voutins appareillés en divers sens. L'appareil de voûte dit anglais et la lierne, qui en est souvent la conséquence, durent être importés d'Anjou dans le royaume des Plantagenets.

¹ Une branche à Gonesse, deux à la cathédrale d'Auxerre. Bien d'autres dispositions rayonnantes ont été imaginées, comme celles de Notre-Dame de Paris, de la cathédrale de Bourges, ou des déambulatoires champenois étudiés par M. E. Lefevre-Pontalis à propos du déambulatoire de Saint-Martin d'Étampes (*Bulletin Monumental*, 1905).

² A Amiens, comme en Angleterre, les liernes rejoignent les clefs des formerets. Par contre, la lierne s'arrête à la jonction des formerets dans quelques uns des plus anciens exemples anglais ; salle capitulaire de Chester (*Bond*, p. 324, Fig. 3), nef de Lincoln (*ibid.*, Fig. 4) et de Lichfield (*ibid.*, Fig. 9).

Quoi qu'il en soit, certaines armatures de voûtes, inusitées en France avant le XV^e siècle, sont usuelles en Angleterre dès le XIII^e.

La nef de la cathédrale de Lincoln était achevée vers 1237. L'armature de ses voûtes¹ se compose d'ogives, liernes et tiercerons (fig. 4). Sur le chœur des Anges, ajoute de 1256 à 1280,² les mêmes éléments se combinent différemment.

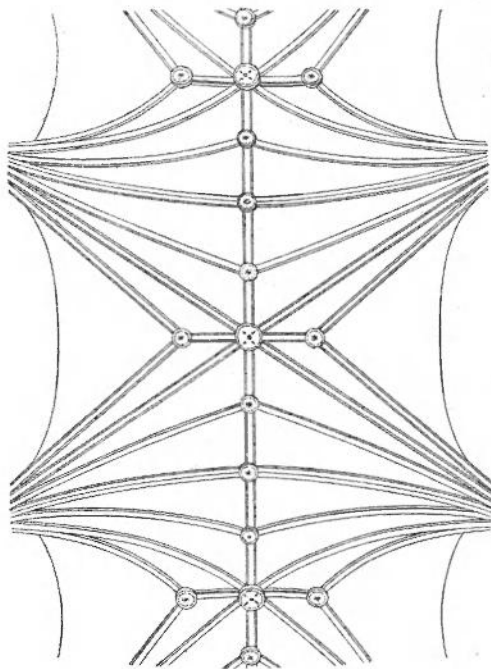


FIG. 4.—CATHÉDRALE DE LINCOLN. VOÛTES DE LA NEF.

La nef de la cathédrale de Lichfield, bâtie dans la seconde moitié du XIII^e siècle, a des voûtes à liernes et tiercerons.³

Des voûtes à liernes et tiercerons couvrent les six travées orientales de la cathédrale d'Ely (fig. 5), rebâties

¹ Il est à remarquer que les formerets y sont tracés en plein cintre, comme dans beaucoup de voûtes plus anciennes.

² En 1256, autorisation de démolir les vieux remparts pour l'extension du

chœur de la cathédrale; en 1280, translation des reliques de saint Hugues dans le nouvel édifice.

³ Voir Fr. Bond, ouvr. cité, p. 113.

de 1234 à 1252.¹ Les trois travées les plus proches de l'octogone central² ont été rebâties à nouveau, aussitôt après la chute de la tour, en 1322 ; elles étaient achevées en 1336.³ Leur tracé est déjà extrêmement compliqué. D'autres voûtes à liernes et tiercerons se voient sur la chapelle de la Vierge, édifiée de 1321 à 1349.⁴

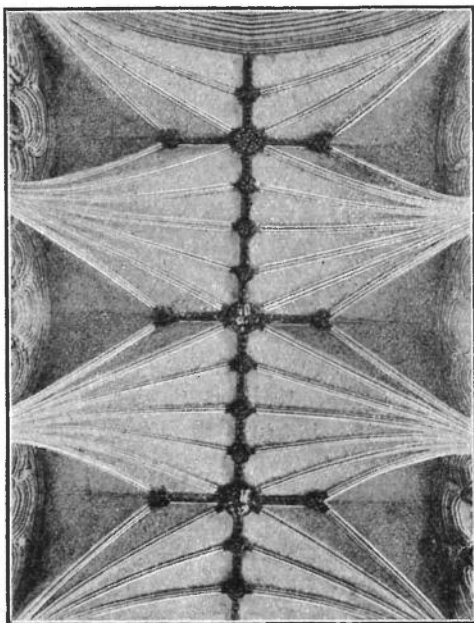


FIG. 5.—CATHÉDRALE D'ELY. VOUTES DU CHŒUR. D'après Bond.

Le chœur de l'église abbatiale de Selby, commencé vers 1280, terminé vers 1340, a des voûtes de bois à liernes et tiercerons imitant la forme de voûtes de pierre.⁵

¹ Elles sont dessinées par Viollet-le-Duc dans le *Dict. d'archit.*, t. IV, p. 118-119.

² V. ci-après, p. 71.

³ D.-J. Stewart : *The Architectural History of Ely Cathedral*, Londres, 1868 : p. 100, commencement des travaux en 1322 ; p. 104, emmarchement de marbre de la chasse, *sacrist's roll*, 1336-7 ; 1338, nouvelles stalles. En 1336, on enterrait dans le nouveau chœur l'évêque Jean de Hotham. Les

voûtes les plus anciennes sont celles du bas-côté sud, qui n'ont que des ogives et des liernes ; celles du bas-côté nord sont, au contraire, fort compliquées et d'un tracé qui n'a pas de similaire en France.

⁴ V. ci-après, p. 72.

⁵ V. C.-C. Hodges : *Yorkshire Archaeological Journal*, t. XII, p. 360, 370. Ces voûtes sont aussi figurées dans Prior : *A History of Gothic Art in England*, p. 358.

C'est encore sur des armatures de ce type que reposent les voûtes du jubé auquel s'appuie l'autel de la collégiale de Beverley ; or cette clôture fut payée en 1334.¹

L'église Sainte-Marie, dans la même ville, a sur le bas-côté nord du chœur (Fig. 21) des voûtes semblables. On ignore la date précise de ce collatéral ; on sait toutefois qu'il fait partie de l'agrandissement du sanctuaire entrepris au début du XIV^e siècle et arrêté par la peste noire de 1349.²

On peut citer des voûtes à liernes et tiercerons sur le chœur de Pershore³ ; l'œuvre date de 1223 à 1239, mais les voûtes durent être refaites après l'incendie de 1288.

A la cathédrale de Chichester, la partie orientale de la chapelle de la Vierge, voûtée à liernes et tiercerons, est l'œuvre de l'évêque Gilbert de Saint-Léofard, de 1288 à 1305.

Le chœur de Saint-Albans, qui fut achevé à la fin du XIII^e siècle, est couvert d'un lambris de bois qui peut être contemporain et qui imite la voûte à liernes et tiercerons. Le transept dit des Neuf-Autels, ajouté à l'est de la cathédrale de Durham, de 1242 à 1280 environ,⁴ présente une autre combinaison, inconnue en France avant le XV^e siècle : c'est une double croisée composée de quatre paires divergentes de branches d'ogives qui viennent se réunir en étoile, comme des tiercerons autour d'un œil central. Après le premier quart du XIV^e siècle, la complication des voûtes anglaises dépasse souvent celle de nos monuments flamboyants : on en peut citer comme preuve le chœur de la cathédrale de Bristol, élevé de 1298 à 1332,⁵ et dans celle de Gloucester les voûtes du croisillon sud qui datent de 1331 à 1337,⁶ ou celles du chœur construites de 1337 à 1377.⁷

¹ V. ci-après, p. 74.

² Seules les trois travées de l'est sont voûtées et leurs piliers ont en plus de ceux de l'ouest un dossier très saillant qui épaulé les voûtes. Cet éperon n'est pas une addition, mais fait corps avec le faisceau de colonnes qui forme le reste du pilier.

³ Fr. Bond : *Gothic Architecture*, p. 75, et Prior : *Gothic Art*, p. 185.

⁴ V. W. Greenwell : *Durham Cathedral*, 5^e éd., Durham, 1897, in 8°, pl. en regard de la p. 37 et pp. 59 et suiv.

⁵ V. Fr. Bond : *Gothic Architecture in England*, Londres, 1905, in-8°, p. 329.

⁶ *Ibid.*, p. 306.

⁷ *Ibid.*, p. 334.

La même différence de complication apparaîtra si l'on compare la voûte en étoile sur pilier central, dessinée par Vilard de Honnecourt vers 1250,¹ et la voûte de la salle capitulaire décagone de Lincoln (fig. 6), construite vers 1230.² Huit arcs retombent sur le pilier central de la première; vingt sur celui de la seconde; dans la salle capitulaire octogone de Wells, commencée avant 1302, terminée au plus tôt en 1319, la retombée centrale ne comprend pas moins de trente-deux arcs.³

L'accolade, qui peut être l'élément le plus caractéristique de notre style flamboyant, est une des formes

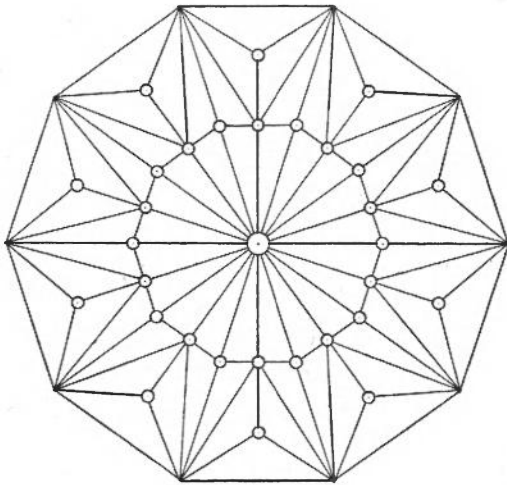


FIG. 6.—VOÛTE DE LA SALLE CAPITULAIRE DE LINCOLN.

les plus répandues en Angleterre au XIV^e siècle. Elle consiste dans l'opposition de deux contre-courbes à la courbe ou aux deux courbes d'un arc, sur son sommet.

En France, vers 1300, la galerie qui règne au revers de la façade de la cathédrale de Reims, entre la rose et les portails, est surmontée d'un rang de demi-cercles à redents intérieurs qui dessinent comme des accolades sur

¹ V. ci-dessus, p. 53.

² Bond, ouv. cite, p. 340.

³ V. C.-M. Church: *Chapters in the Early History of the Church of Wells*,

Londres, 1894, p. 300, et *Architectural Association Sketch Book, new series*, Vol. IX, Londres, 1889, pp. 33, 35.

ses arcades. Cette combinaison est accidentelle, mais une accolade délibérément tracée existe, on l'a vu, à Troyes, dans une arcature de porche de Saint-Urbain, dont les chapiteaux indiquent l'extrême fin du XIII^e siècle.¹ Cette arcature a pu être remaniée ou exécutée longtemps après les autres, car la construction fut lente. Je ne veux pas tirer argument du surnom du premier maître de l'œuvre, *Joannes Anglicus*.² Ce Jehan Langlois pouvait avoir des ancêtres anglais, mais il construisait en style champenois. Quoi qu'il en soit de la date de ce détail de Saint-Urbain, l'accolade est complètement inusitée en France avant les dernières années du XIV^e siècle, à moins que l'on ne prenne en considération les petites accolades produites incidemment quand, dans un fenestrage, un trèfle est posé sur une arcature.

En Angleterre, au contraire, les archivoltes, tracées franchement en accolade, sont nombreuses durant tout le XIV^e siècle; le dessin en est souvent plus accentué qu'en France et parfois même ce tracé, au lieu d'être réservé à l'archivolte, s'étend aussi à l'arc qu'elle encadre, comme à la porte du palais de Saint-David's ou à la grande fenêtre occidentale de l'église de Wilby.³ Une infinite de monuments où s'affirme franchement l'accolade sont donnés par Parker, Sharpe, Fr. Bond, Prior et autres archéologues anglais, comme exemples de l'art du XIV^e siècle. En admettant même qu'une partie des dates qu'ils proposent soient erronées, il est impossible que tous les monuments anglais pourvus d'accolades et attribués au XIV^e siècle aient été mal datés : ce serait, en effet, la presque totalité. Beaucoup ont, du reste, un état civil en règle et ce sont non seulement des églises mais des tombeaux de grands personnages, qui ne sauraient être très éloignés des dates de décès.

M. Fr. Bond, en constatant l'origine de l'accolade à l'extrême fin du XIII^e siècle et sa grande diffusion en Angleterre depuis 1315, remarque combien cette mode

¹ V. Enlart : *Manuel d'archéologie française*, t. I, p. 588.

² Sur Saint-Urbain de Troyes, v. A. Babeau, Troyes, 1891, in-8^{vo}; sur Langlois, v. E. Lefevre-Pontalis : *Jean*

Langlois, architecte de Saint-Urbain de Troyes, Caen, 1904, in-8^{vo} (*Bull. Monum.*, LXVIII, p. 93).

³ Bond, *ouv. cit.*, p. 270.

anglaise du XIV^e siècle est conforme à la mode française du XV^e.¹

Un des plus anciens exemples de l'emploi de ce tracé se voit dans la croix monumentale élevée près de Northampton à la mémoire de la reine Eléonore et en vertu de son testament ; les exécuteurs testamentaires la firent ériger de 1291 à 1294.²

L'accolade se rencontre déjà dans la clôture de chœur de la cathédrale de Canterbury, que fit élever le prieur Eastry en 1304.³

M. Francis Bond considère comme des exemples du même temps les accolades au sud de l'église de Northfleet (Kent), celles de la fenêtre du chevet de Sainte-Marie de Stratford (Suffolk), de la piscine de Fyfield (Berkshire) et des têtes de culées du chœur de Winchelsea.⁴

Guillaume de la Marche, évêque de Bath et de Wells, trésorier d'Edouard I^{er}, mourut en 1302 et fut inhumé à l'extrémité sud du transept de sa cathédrale⁵ (fig. 7).

La statue couchée, les têtes assez singulières qui ornent le bas du sarcophage et les parois extrêmes de la niche, les anges admirables mais malheureusement mutilés qui décorent la paroi de fond, toute la sculpture, en un mot, appartient au style qui règne vers 1300 en Angleterre comme en France, mais la clôture légère qui ferme la niche se compose de trois arcades en tiers-point qu'encadrent des archivoltés résolument tracées en accolade ; des feuillages touffus dans le style ordinaire du XIV^e siècle les garnissent et forment leurs fleurons terminaux. Des redents festonnent l'intrados de chaque arcade et deux de ces petits arcs sur trois sont tracés en accolade bien caractérisée. Sur les montants, on remarque l'absence de chapiteaux et la présence de minuscules arcatures infiniment étroites, couronnées de frontons extrêmement aigus. Cette décoration, qui

¹ *Gothic Architecture in England*, Ogee Arch., p. 270, "... when once introduced, there was a mania for it. Late English decorated and French flamboyant are simply a glorification of the ogee arch.; the builders could not have enough of it . . ."

² *Proceedings of Society of Antiquaries of London*, 1903.

³ Cavelar : *Specimens of Architecture*, pl. 27, et Prior : *Gothic Art*, p. 390.

⁴ *Gothic Architecture*, p. 270-271.

⁵ V. C.-M. Church : *Chapters in the Early History of the Church of Wells*, Londres, 1894, pl. en regard des pp. 288 et 289, et *Architectural Association Sketch Book*, new series, Vol. VIII, Londres, 1888, pl. 36 à 39.

affirme bien le XIV^e siècle, se retrouve identiquement à la façade de la cathédrale d'Auxerre.

C'est sous l'épiscopat du même Guillaume de la Marche que fut commencée la salle capitulaire octogone inaugurée en 1319. Sa voûte, étoilée de tiercerons, présente, on l'a vu, une complication extrême. Dans les fenestragés de cette salle, de petits arcs en accolade soutiennent des trèfles aigus dont les pointes s'affinent pareillement de deux contre-courbes.¹ Dans la même cathédrale, la tombe du doyen Husee, mort en 1305,

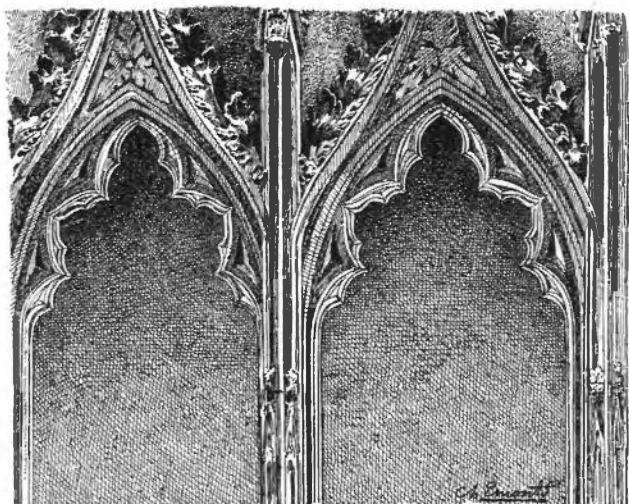


FIG. 7.—CATHÉDRALE DE WELLS. TOMBEAU DE GUILLAUME DE LA MARCHE.

transportée aujourd'hui dans une chapelle du transept, a des arcatures à accolades; à l'entrée de la chapelle Sainte-Catherine, la tombe de l'évêque Jean de Drokensford, mort en 1329, se compose d'une statue couchée sur un sarcophage orné d'arcatures en accolade.² Deux autres morceaux d'architecture, élevés du vivant même de cet évêque, présentent le même tracé, ce sont l'étage supérieur de la tour centrale, qu'on sait avoir été couverte en 1321,³ et la chapelle de la Vierge, désignée

¹ Ouv. cités : Church, p. 300, et *Sketch Book, new series*, vol. IX, Londres, 1889, pl. 33 à 35 et ci-dessus, p. 67.

² Church, ouv. citée, pl. en regard de la p. 312.

³ *Ibid.*, p. 300.

en 1326 comme “noviter constructa.”¹ La chapelle de la Vierge de la cathédrale de Lichfield, que l'on sait avoir été commencée par Walter Langton, évêque de 1296 à 1322, a des fenêtres encadrées d'archivoltes à accolades prononcées.

En 1322, la tour centrale de la cathédrale d'Ely

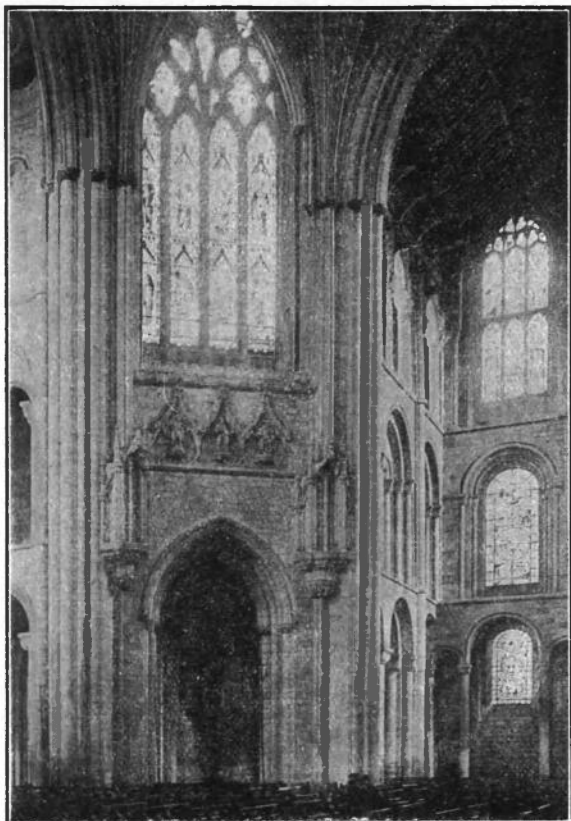


FIG. 8.—ROTONDE DE LA CATHEDRALE D'ELY.

s'écroula et, pour la reconstruire, on imagina de créer au centre du transept une rotonde octogone surmontée d'une lanterne, comme à la cathédrale de Sienne. Nous avons, par des pièces d'archives, les dates absolument précises de cette construction qui était terminée vers 1335, à l'exception des ornements de sa voûte de bois et

¹ Church, p. 310.

du lanternon terminal.¹ Les niches ménagées dans l'octogone entre les arcades et les fenêtres et sur les piliers ont donc été exécutées entre 1323 et 1334; or, elles sont tracées en accolade très accentuée (fig. 8).

C'est de 1321 à 1349 que fut élevée la chapelle de la Vierge de la même cathédrale²; elle réunit tous les caractères de notre style flamboyant; les accolades, notamment, y sont franchement affirmées dans le couronnement des niches (fig. 9) qui, sur tout le pourtour intérieur, abritent les stalles de pierre.³ Ce monument est aussi caractéristique que bien daté.

En 1323 mourut Aimery de Valence, enterré à Westminster. L'intrados du grand arc du baldaquin de son tombeau est festonné d'arcatures en accolade.⁴ La même disposition existe à Saint-David's au tombeau de l'évêque Gower, mort en 1328.⁵

En 1331, le monument de sir James Douglas, dans l'église de Douglas, s'abrite sous une niche dont l'archivolte décrit une accolade prononcée couronnée d'un fleuron.⁶

En 1330, à Bristol, le chœur bâti par l'abbé Knowle a des stalles de pierre surmontées d'exhubérantes accolades entrelacées.⁷

Dans l'église de Winchelsea, le monument de Gervase Alard, qui était en 1307 amiral des Cinq-Ports, est

¹ V. D.-J. Stewart: *The Architectural History of Ely Cathedral*, Londres, 1868: p. 82: chute de la tour, le 12 février 1322; p. 92, *sacrist's roll*, 1322-3, préparatifs de reconstruction; p. 98, *sacrist's roll*, 1334-5, construction de la couverture en charpente de la lanterne, peintures à la voute de bois; p. 103, 1336-7, item; p. 107, 1339-40, sculpture des clefs de voutes, vitrage de l'étage supérieur de la lanterne (en 1345-6, on travaillait encore à ces verrières et l'on fondait quatre cloches;) p. 120, 1352-3, couvertures de plomb de la lanterne; en 1375, les comptes et l'œuvre sont terminés.

² D.-J. Stewart, *ouvr. cité*: pp. 136 et 138, pose de la première pierre, le jour de l'Assomption 1321; en 1349, l'œuvre était presque terminée quand mourut le maître qui la dirigeait, le moine Jean de Wisbeach, 1349. "Et cum . . . per annos XXVIII et septimanas XIII opus predictum sollicitudine

maxima continuasset, et structuram lapideam cum imaginibus infra capellam et extra, numero CXLVII, preterminutas imagines in tabula supra altare et preter imagines ad hostium introitus in capella, opus etiam ligneum plumbo tectum et agabulum orientale cum duabus fenestris ex utraque parte capelle ferro et vitro pulcherrime apparatus consummasset anno Domini MCCCXLIX, XVI calend. Julii, tempore communis pestilentie ex hac luce migravit."

³ V. M. R. James: *The Sculptures in the Lady Chapel at Ely*, Londres, 1895, illustrations photographiques de toutes les arcatures et de leurs ornements.

⁴ V. Edward Blore: *The monumental remains of noble and eminent persons comprising the sepulchral antiquities of Great Britain*, Londres, 1826, in-4^o, ouvrage non paginé.

⁵ Prior: *Gothic Art*, p. 397.

⁶ *Ibid.*, p. 397.

⁷ *Ibid.*, p. 400.

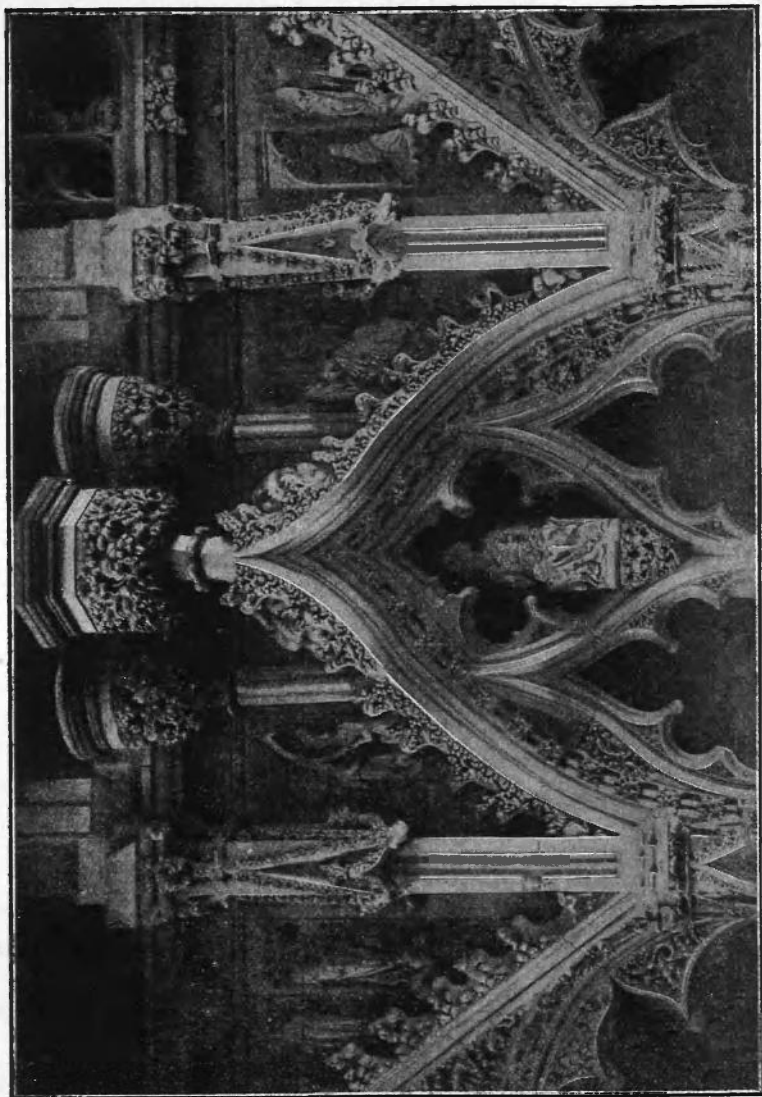
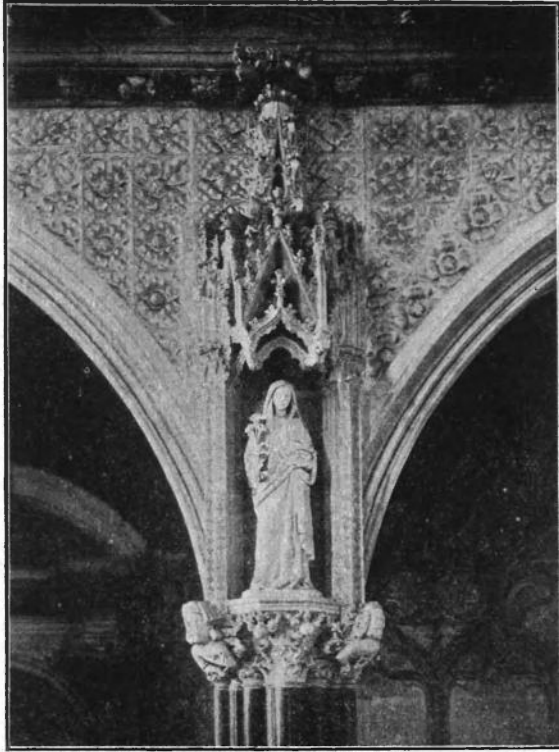


FIG. 9.—CATHÉDRALE D'ELY, ARCATURES DE LA CHAPELLE DE LA VIERGE.

C. Enlart, photo.

un riche et bon spécimen de l'art du XIV^e siècle. Les arcatures du sarcophage sont redentées en accolade, ainsi que l'arcade principale du baldaquin, surmontée d'un fronton orné d'un trèfle aigu à contre-courbes, inscrit dans une triple accolade.¹

La clôture à laquelle s'adosse le maître-autel de l'église



Ch. Goulding, photo.

FIG. 10.—COLLEGIALE DE BEVERLEY. DETAIL DE JUBE.

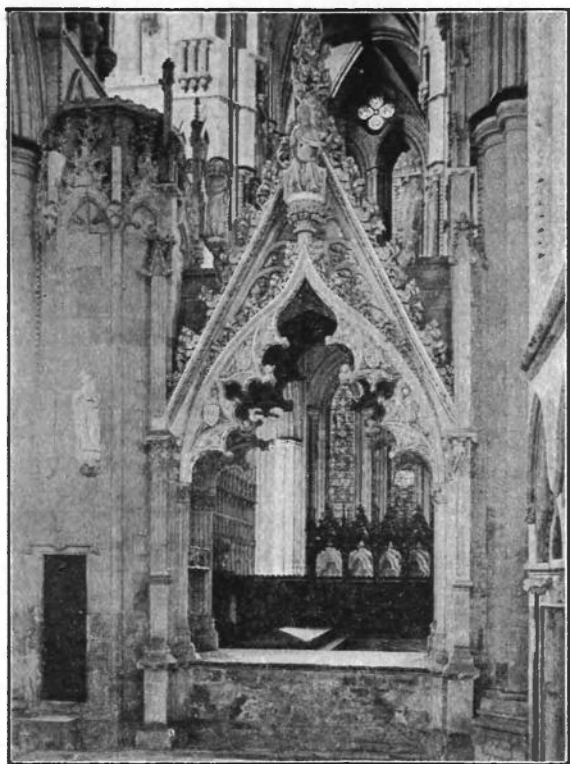
collégiale de Beverley est datée par un ordre de paiement de Guillaume de Melton, archevêque d'York, à son receveur de Beverley, le 21 août 1334.² La face occidentale de cette clôture est modernisée, mais la face orientale subsiste sans altération, avec ses trois arcades portées sur des faisceaux de colonnettes surmontées de

¹ Edw. Blore, ouv. cité.

² V. John Bilson : *Beverley Minster Architectural Review*, 1898, p. 256.

niches creusées dans les sommiers. Les dais qui couronnent ces niches (fig. 10) ont des arcs en accolade.¹

Après l'achèvement de cette clôture, le magnifique tombeau de lady Eleanor Percy (fig. 11) fut appuyé à son angle nord-ouest. Cette dame était morte en 1328 ; la fondation de l'obit célébré pour elle date de 1336 et la



Ch. Goulding, photo.

FIG. 11.—COLLEGIALE DE BEVERLEY. TOMBE DE LADY ELEANOR PERCY.

tombe ne fut pas achevée avant 1340, comme l'indiquent les blasons écartelés de France et d'Angleterre, armes qu'Édouard III commença de porter à cette date.²

Le riche baldaquin de pierre de ce tombeau a des arcades en accolade dont l'intrados est festonné d'autres

¹ V. John Bilson : *Beverley Minster Architectural Review*, 1893, p. 256.

Les voutes de ces trois travées ont des liernes et des tiercerons.

² *Ibid.*, p. 257 à 259.

petits arcs de même tracé. Des crochets de feuillage frisé ornent l'archivolte. La statuaire et les colonnettes indiquent nettement le XIV^e siècle.

Les arcatures qui ornent l'intérieur du mur du bas-côté nord de la nef au-dessous des fenêtres sont pareillement tracées en accolade, avec crochets et fleurons.¹ Or, nous savons que l'on faisait des quêtes pour cette nef dès 1308²; en 1313, la célébration était suspendue à l'autel de Saint-Nicolas jusqu'à l'achèvement du nouvel œuvre,³ qui semble avoir été commencé vers 1320; il ne manquait guère que la façade lorsque la peste noire de 1349 arrêta les travaux.⁴

Hugues le Dépensier, mort en 1349, a son tombeau dans l'église de Tewkesbury (fig. 12). En face est la tombe, un peu plus récente, du second mari de sa veuve, Guy de Brienne. Dans les deux monuments, les gisants sont abrités sous des baldaquins de grèl architecture à plusieurs étages en retrait, et toutes les petites arcades qui soutiennent ces dais sont tracées en accolade. Les stalles de la cathédrale d'Exeter ont un couronnement de style identique⁵; elles datent de 1308 à 1327. A côté de ces monuments à dates précises, beaucoup d'autres moins bien datés allient l'emploi de l'accolade aux caractères les plus manifestes de l'art du XIV^e siècle.

Tel est le riche et bizarre portail du cloître de Norwich, publié par M. Prior⁶ comme un monument de 1297 et qui semble devoir être attribué plutôt, d'après le caractère de la statuaire et des ornements, à une date voisine de 1310. Les figurines de la voussure, sculptées normalement aux joints des claveaux et non selon l'usage parallèlement à la courbe de l'arc, s'encadrent sous des dais ou arcatures en accolade.

Tel est encore le portail bien connu qui donne accès du transept à la salle capitulaire de Rochester, que l'on s'accorde à considérer comme une œuvre du milieu du

¹ Voir T. Rickman : *An Attempt to discriminate the Styles of Architecture in England*, 6^e ed., Londres, 1862, p. 272.

² Voir A. F. Leach : *Beverley Chapter Act Book* (Surtees Soc., 1898), I, p. 229.

³ *Ibid.*, p. 307.

⁴ V. John Bilson : mémoire cité, p. 254. T. Rickman : ouv. cité, p. 272, 281.

⁵ Prior : *Gothic Art*, p. 397.

⁶ *English Mediaeval Figure Sculpture, Architectural Review*, février 1905, p. 86.



FIG. 12.—EGLISE DE TEWKESBURY. TOMBEAU DE HUGUES LE DÉPENSIER.

C. Enlart, photo.

XIV^e siècle.¹ Les petits arcs des dais de ses voussures sont tracés en accolade, comme l'archivolte du portail lui-même ; les colonnettes et quatrefeuilles des piédroits, les statues de l'Eglise et de la Synagogue, les petites têtes caricaturales semées sur le chambranle, les statuettes d'évangélistes et de prophètes de la voussure, toute la sculpture, en un mot, appartient bien au style du milieu du XIV^e siècle.

On peut citer, pour ses accolades accentuées et originales, l'intérieur de la tour sud-ouest de la cathédrale de Lincoln, antérieure à 1380.²

Beaucoup de fenêtres du XIV^e siècle (fig. 13) ont des archivoltas à accolades.³

Vers le milieu du XIV^e siècle, les saints sépulcres, les stalles de pierre et les piscines richement ornés des sanctuaires de Heckington, Navenby (Lincolnshire) et Hawton (Nottinghamshire) ont des couronnements en accolade.⁴

Les arts mineurs vont de pair avec l'architecture pour cette démonstration : un diptyque d'ivoire anglais du Musée Britannique, que l'on croit fait pour Grandison, évêque d'Exeter de 1327 à 1369, se compose de petits bas-reliefs dans le meilleur style du XIV^e siècle, encadrés d'accolades.⁵

Les stalles d'Exeter, de l'Hôtel-Dieu de Chichester et le jube de bois de Sainte-Marguerite de Lynn ont des accolades.⁶

Les formes qui ont donné au style flamboyant son nom image sont les fenestragés à réseaux onduleux de *soufflets* et *mouchettes*. Ces formes (flowing tracery) se rencontrent, comme l'accolade dont elles dérivent, dans

¹ V. W. H. St. John Hope : *The Architectural History of the Cathedral Church and Monastery of Saint Andrew at Rochester*, Londres, 1900, in-8°. M. Hope propose la date de 1342. V. aussi G. P. Palmer : *The Cathedral Church of Rochester* (Bell's Cathedral series), et Prior, ouv. cité, décembre 1904.

² Fr. Bond, ouv. cité, p. 269.

³ Voici les exemples donnés par Sharpe dans son recueil de fenêtres de cette époque : *Decorated Window*

Tracery in England, pl. 34, Great Bedwyn (Wiltshire) ; pl. 58, Great Claybrook (Leicestershire) ; pl. 46, Nantwich (Cheshire), Wellingborough (Northamptonshire) et le chapitre de Wells où la disposition pourrait n'être pas primitive.

⁴ Prior : *Sculpture, Architectural Review*, février 1905, p. 87-90.

⁵ Prior : *Sculpture, Architectural Review*, février 1905, p. 89.

⁶ Prior : *Gothic Art*, p. 392-393.

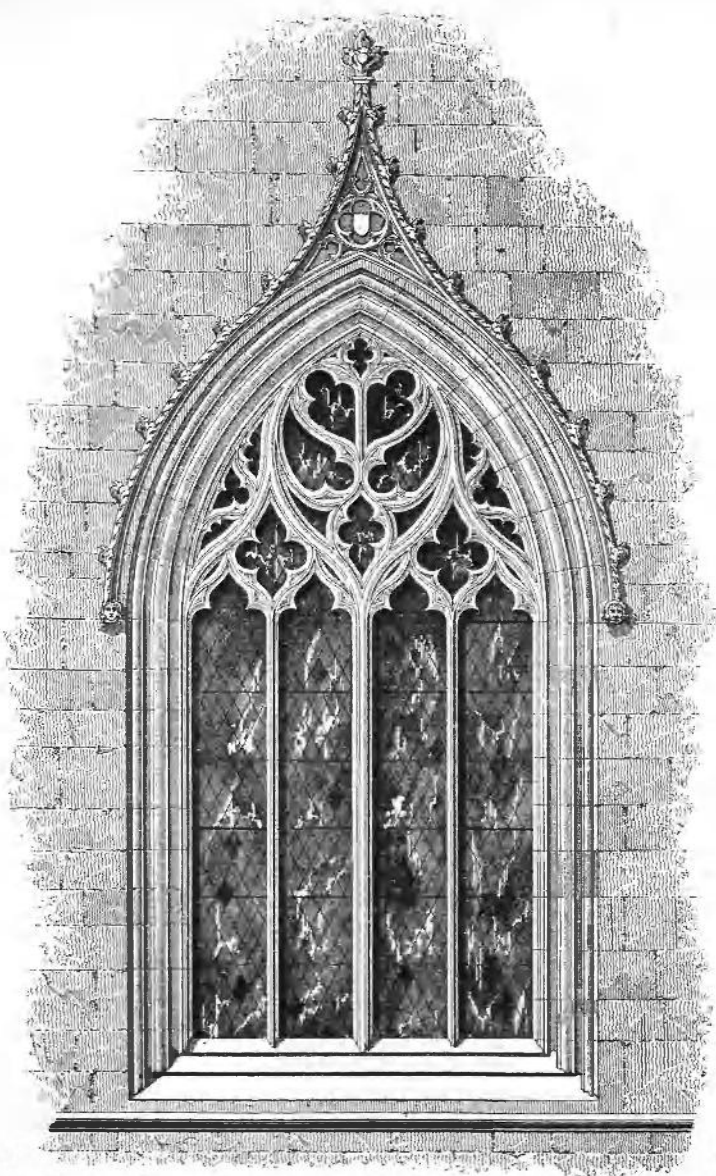


FIG. 13.—ÉGLISE DE NANTWICH. FENÊTRE NORD DU CHŒUR. Sharpe del.

l'architecture anglaise de la fin du XIII^e siècle et ont été supprimées par l'avènement du style perpendiculaire.¹

L'origine du soufflet et de la mouchette peut se déduire très clairement de l'évolution des fenestrages anglais.

Dans les bas-côtés de la nef de la cathédrale d'York, commencés en 1291, le tympan des fenêtres est garni d'une juxtaposition de quatrefeuilles non inscrits dans des cercles, dessin qui reproduit la disposition de fenestrages antérieurs de la cathédrale d'Amiens.

Ces quatre-feuilles laissent entre eux des triangles à côtés évidés. Or, dans les fenêtres des bas-côtés du chœur

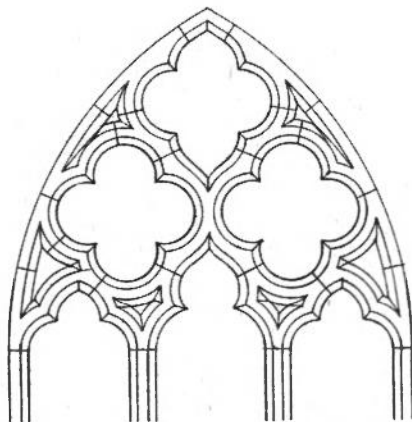


FIG. 14. — EGLISE DE HOWDEN. FENÊTRE LATÉRALE.

de l'église de Howden (fig. 14), qui datent des premières années du XIV^e siècle, on a commencé à supprimer ces triangles en donnant le tracé de l'accolade à l'arcade et au lobe inférieur du trèfle qui occupent le centre du fenestrage.² Dans les fenêtres hautes du chœur, qui doit dater de 1310 à 1330, nous voyons l'évolution plus complète : les trois quatrefeuilles ont leurs lobes inférieur et supérieur en accolade et les arcs des trois formes obéissent au même tracé ; ainsi les triangles intermédiaires sont supprimés, les formes s'emboîtent, les trèfles se sont

¹ V. E. Sharpe : *Decorated Window Tracery in England*, Londres, 1849, in-4°, et Freeman : *Window Tracery*.

² Le lobe supérieur du quatrefeuille central épouse le tracé en tiers-point de

l'intrados de la fenêtre. La même modification de tracé s'applique à la même époque aux trèfles des fenestrages, à la cathédrale d'Exeter, par exemple.

transformés en *soufflets* et deux *mouchettes* sont engendrées par les courbes des accolades et de l'intrados de la fenètre.¹

Cette évolution, cette création du fenestrage flamboyant était réalisée très tôt, car nous la trouvons parfaitement accomplie dans les fenêtres d'un monument fort bien daté, le vestiaire de la chapelle du collège de Merton à Oxford, commencé en 1310.² Les moulures du chambranle et de l'archivolte sont encore les mêmes que

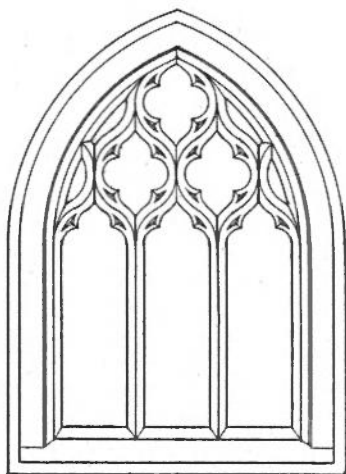


FIG. 15.—MERTON COLLEGE À OXFORD. FENÊTRE DU VESTIAIRE.

dans les fenêtres du chœur de la chapelle, consacré en 1277, mais le fenestrage, tout d'un même profil prismatique, avec ses trois formes en accolade et ses trois soufflets accostés de minuscules mouchettes, est complètement flamboyant (fig. 15).

On ne saurait objecter que les fenêtres du vestiaire d'Oxford ont pu être achevées lentement, car dans la

¹ Sur le chœur de Howden, v. Sharpe: *Architectural Parallels*, Londres, 1948.

² Extrait des rôles du trésorier, 1310: "Item in stipendio. V. operariorum per. V. dies. III. s. IIII. d. videlicet ad fodiendum fundamentum vestiarii.

Item in stipendio unius operarii. VII. d. Item in stipendio fabri pro duobus centen. ferri fabricat. ad vestiarium. XV. s." (J. H. Parker: *The date of the introduction of the decorated style into England*, *Archaeological Journal*, Vol. II, p. 144.)

chapelle de la Vierge de la cathédrale de Saint-Albans,¹ que l'on sait avoir été terminée avant 1320. le fenestrage flamboyant existe tout aussi caractérisé, plus analogue même aux modèles français du siècle suivant par l'allongement plus grand des soufflets.²

Au même type appartiennent des fenestrages de l'église franciscaine de Reading (Berkshire), qui était en cours de construction en 1311.³

Bientôt, soufflets et mouchettes se contournent, se groupent en bouquets, varient à l'infini leurs combinaisons onduleuses, comme ils le feront en France beaucoup plus tard.

Je cite des monuments datés et je limite mon choix, car les exemples sont innombrables.

La petite chapelle du prieur, au sud de la cathédrale d'Ely, a de ces fenestrages et l'on sait qu'elle est l'œuvre du prieur Jean de Crawden (1321 à 1341).⁴

La grande fenêtre du chevet de l'église abbatiale de Selby⁵ offre un trace flamboyant (fig. 16). Nous savons que la reconstruction du chœur fut commencée vers 1280 et les fenêtres de la partie la plus ancienne des bas-côtés n'ont pas encore ce style, qui règne dans les autres baies hautes ou basses. Celle du chevet est un exemple précoce et certain, car elle garde toute sa vitrerie, et on y remarque l'écu d'Angleterre aux lions, tel que le portait Édouard III avant 1340.

La grande baie du chevet de la cathédrale de Carlisle⁶ est un autre bel exemple qui semble dater du deuxième quart du XIV^e siècle (fig. 17).

A Hull, nous trouvons des traces flamboyants à l'église de la Trinité, tant dans la fenêtre du chevet que dans celles du bas-côté sud.⁷ Les dates approximatives du monument sont données par des documents : legs pour

¹ V. James Neale : *The Abbey Church of Saint Albans*, Londres, 1877, pl. 4 et 57.

² Ce type de fenestrage, qu'en Angleterre on nomme *reticule*, y est très commun au XIV^e siècle, surtout dans le deuxième quart. (V. E. Sharpe, ouv. cité, p. 107, et J. M. Parker : *A Glossary of Terms of Architecture*, Oxford, 1850, in-8°, pl. 246 et suiv.)

³ *Archaeological Journ.*, III, p. 141.

⁴ Extrait des rôles du trésorier en 1325-6 : "In nova constructione capellæ et cameræ domini Prioris cxxxviii li. viii. s. v. d. In donis x. li. xix. s. iiii. d. unde ad novam fabricam ecclesiæ et capellæ vi. li." (Stewart, p. 244.)

⁵ E. Sharpe, ouv. cité, pl. 42.

⁶ Sharpe, ouv. cité, pl. 37.

⁷ *Ibid.*, pl. 52.

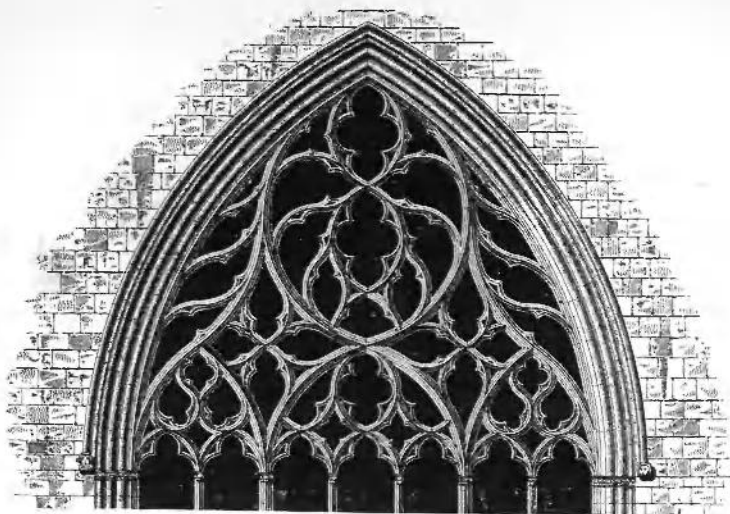


FIG. 16.—FENÊTRE DU CHEVET A SELBY. Sharpe del.

le maître-autel en 1346 ; inhumation en 1361 devant l'autel de la Vierge, à l'est de l'église, "in nova fabrica."¹

L'église de Patrington offre une remarquable suite de fenêtres à réseaux flamboyants. Elle était terminée

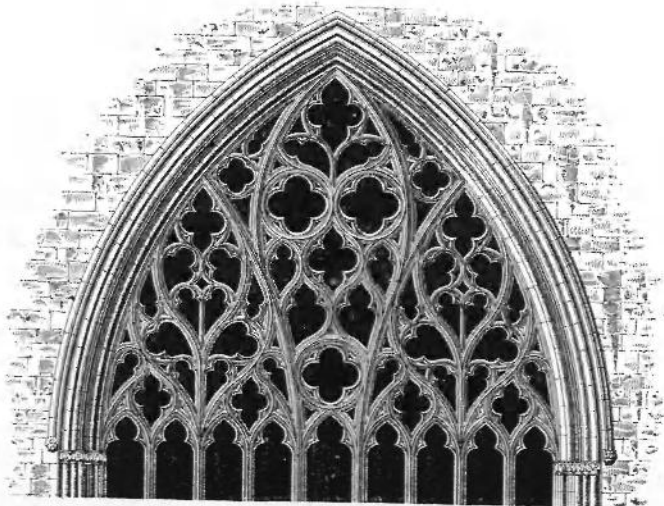


FIG. 17.—CATHEDRALE DE CARLISLE. BAIE DU CHEVET. Sharpe del.

¹ Renseignements fournis par M. John Bilson.

avant la peste noire de 1349, à l'exception de la verrière du chevet.¹

A Houghton-le-Dale (Norfolk), une chapelle construite vers 1350 pour les pèlerins de Notre-Dame de Walsingham présente une façade charmante, percée d'une grande fenêtre dont le tympan est un réseau de soufflets et mouchettes.²

Les fenestragés de ce genre abondent dans les églises nombreuses bâties dans le sud du comté de Lincoln durant le deuxième quart du XIV^e siècle. La bonne qualité de la pierre a permis d'y réaliser des œuvres d'architecture et de sculpture soignées et remarquables, qui sont parmi les meilleures de ce temps.³ On peut y ajouter quelques morceaux du même style dans le comté de Nottingham, comme le bas-côté sud de la nef de Newark et le chœur de Hawton.

Le jubé auquel s'appuie le maître-autel de Beverley et dont on a déjà signalé les voûtes à tiercerons et les niches à accolade a son mur de fond garni de fenestragés aveugles à soufflets et mouchettes (fig. 18); ces tracés étaient déjà exécutés, comme on l'a vu, en 1334.⁴

Ils sont à peu près identiques à ceux qui furent usités en France à partir de 1400 environ.

La nef de la cathédrale d'Exeter, bâtie entre 1308 et 1338,⁵ a dans ses fenestragés des soufflets et des mouchettes. Le tracé est plus franchement flamboyant dans la grande baie de la façade de la cathédrale d'York (fig. 19), qui fut vitrée en 1338.⁶

¹ *Vide* J. Bilson.

² V. A. Pugin et A. W. Pugin: *Examples of Gothic Architecture*, Londres, 1850, pl. 1 à 5. Le tracé de ce fenestrage marque déjà une tendance vers le style perpendiculaire.

³ Les plus remarquables sont: Boston (Sharpe, pl. 47; Bond, pl. en regard de la p. 222), Sleaford (Sharpe, pl. 40, 41, 57), Heckington (Sharpe, pl. 38 et 39), Ewerby, Donington, en cours de construction en 1351, Helpringham, Claypole, Billingborough, Navenby, Frampton, Swaton, Algarkirk, Anwick, Leake, Kirton et Holbeach.

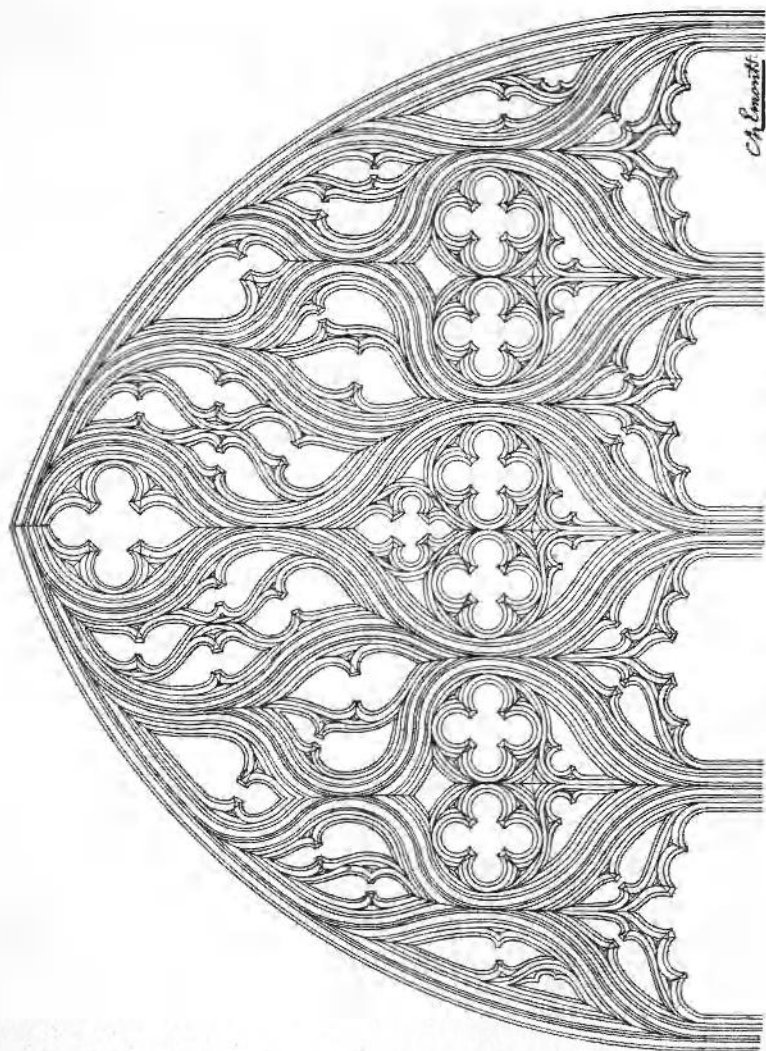
D'autres exemples de fenestragés flamboyants sont publiés par Sharpe: Sainte-Marie de Beverley, vers 1330 à 1340, p. 43, 44; Cottingham (Yorkshire), p. 45; Nantwich (Cheshire), p. 46, 48;

Yaxley (Huntingdonshire), p. 49; Houghton-le-Spring (Durham), p. 51; Ringstead (Northamptonshire), p. 53; Trent (Somersetshire), p. 54; Hedon (Yorkshire), p. 55, 56.

⁴ V. ci-dessus, p. 76.

⁵ Par l'évêque Stapledon. Les vitres furent posées en 1317 et 1318; en 1328, on travaillait à la façade; en 1338, on fit une commande de douze chênes qui durent être employés à la charpente de la nef (W. R. Lethaby: *Architectural Review*, mai 1903).

⁶ Charte-partie entre Robert d'une part et de l'autre Thomas de Beneston, gardien de la fabrique. Le verre blanc devait être payé six pence le pied, le verre de couleur douze (Torre, ms., f^o 3).

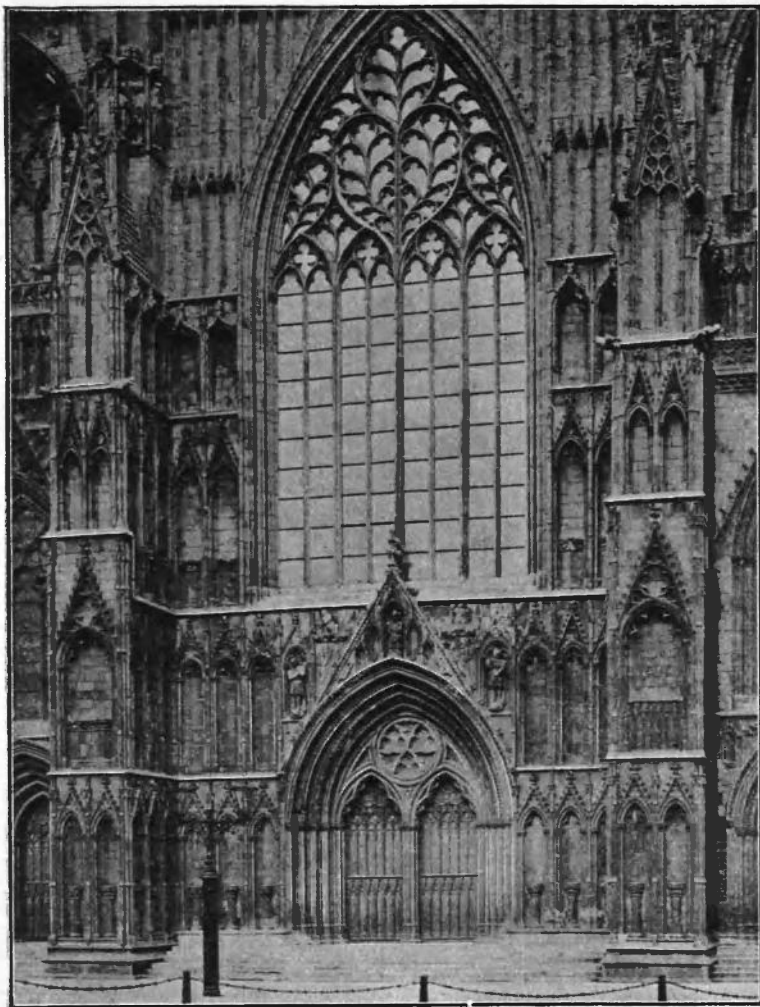


Ch. Lenoir.

D'après Collings.

FIG. 18.—COLLÉGIALE DE BEVERLEY. CLÔTURE DU CHŒUR.

Le style n'est pas moins complètement flamboyant dans la rose sud du transept de la cathédrale de Lincoln,¹ connue sous le nom d'*Œil de l'Évêque* (Bishop's



Duncan and Lewin, photo.

FIG. 19.—CATHÉDRALE D'YORK. FENÊTRE DE LA FAÇADE.

Eye), que l'on s'accorde à regarder comme une œuvre de 1340 environ. L'évêque qui la fit exécuter serait,

¹ V. Parker : *Glossary*, pl. 264.

selon Sharpe, Henry Burghersh, qui occupa le siège de 1320 à 1340.

La grande baie du chevet de la chapelle de la Vierge à la cathédrale d'Ely est-elle de 1345 environ, comme le veut M. Prior ?¹ Ou bien l'armature de pierre fut-elle exécutée en même temps que la verrière, payée en 1373-4² ?

Elle serait, pour cette dernière date, fort archaïque en Angleterre, quoiqu'elle tende déjà au tracé perpendiculaire; en France, au contraire, elle serait encore plus précoce que les fenêtres de la chapelle Saint-Jean-Baptiste de la cathédrale d'Amiens. Déjà, à cette époque, le tracé perpendiculaire détronait en Angleterre le tracé flamboyant,³ qui, sauf dans les églises rurales, ne fut guère remis en usage après l'interruption générale des travaux qu'amena la peste noire de 1349.

Parmi les églises innombrables du XIV^e siècle anglais qui ont des fenestragés flamboyants à soufflets, mouchettes et accolades, je signalerai encore, comme datées avec précision : la nef de Beverley, bâtie de 1320 environ à la peste noire de 1349 ; l'église de Hingham (Norfolk), bâtie par un certain *Remagius*, qui en fut recteur de 1316 à 1359.⁴

Rien ne serait plus aisé que de multiplier ces exemples, et il y a loin de cette abondance et de cette constance des tracés flamboyants depuis 1310 aux quelques accolades timides et aux quelques mouchettes que l'on pourrait relever dans certains fenestragés français dès la seconde moitié du XIV^e siècle.

Il faut ajouter qu'un petit nombre seulement des fenestragés onduleux du XIV^e siècle anglais est identique aux fenestragés flamboyants français : ailleurs, ce sont les mêmes éléments combinés différemment. M. Fr. Bond

¹ Edw. S. Prior : *A History of Gothic Art in England*, Londres, 1900, in-4°, p. 345.

² *Sacrist's Roll*, 1374-1375 : "De receptis de executoribus domini Johannis Barnet nuper episcopi Eliensis ad facturam ejusdam fenestræ in capella beatæ Mariæ juxta magnum altare factæ in anno precedente XX. li." (Stewart, p. 139.)

³ Reprises de la nef de Winchester (1367 environ); transept de Gloucester, par l'abbé Wigmore (1331-1337); chœur de Gloucester, par les abbés Staunton et Horton (1337-1377). Ce chœur appartient pleinement au style perpendiculaire qu'annonçaient déjà les autres morceaux.

⁴ Brandon, *Parish Churches*, 41.

distingue les fenestragés anglais de 1315 à 1360 en trois classes ; 1° fenestrage refendu en deux formes principales détachées de l'extrados de la baie et tracées généralement en accolade. Elles se subdivisent en petites formes (York, Hull, Exeter, Carlisle, Heckington, Hawton, Selby) ; avec grandes formes en tiers-point (Chipping-Norton, Thurnham, Plympton Sainte-Marie, Exeter, Saint-Sauveur d'York) ; 2° fenestrage refendu en deux grandes formes en tiers-point dont un segment est formé par l'intrados de la fenêtre (Wymington, Hull, Sainte-Marie-Redcliffe, à Bristol) ; 3° fenestragés non subdivisés en deux formes principales. Le type le plus usuel est le fenestrage réticulé qui prolonge les lignes des accolades jusqu'à l'intrados de la fenêtre, en créant un réseau de soufflets, et le tracé flamboyant qui allonge davantage la pointe de l'accolade des formes et incline à droite et à gauche les mouchettes encadrant un soufflet central. Seuls, ces deux derniers types ne se distinguent pas des modèles français du XIV^e siècle. Le tracé réticulé se voit au collège de Merton, à Oxford, en 1310 ; au cloître de Westminster, à Little-Addington, à Frampton, à Bradwell, à Oulton (Suffolk) ; le tracé flamboyant à Salford, Chipping-Norton, Corton, Patrington, à la clôture du fond du sanctuaire de Beverley et dans celle de Sainte-Marguerite de Lynn, œuvre de menuiserie.¹

Dans le deuxième quart du XIV^e siècle, un très grand nombre d'églises rurales anglaises ont des fenêtres rectangulaires dont le linteau est soutenu sur un fenestrage qui forme une suite de petits arcs en accolade. On peut citer comme exemples de ce type usuel des fenêtres des églises de Benington et Leverton (Lincolnshire).²

Un autre caractère du style flamboyant est le chapiteau bas, rond ou polygonal, composé d'un simple corps de moulures ou garni d'une course de feuillage qui remplit la gorge que forme la corbeille déprimée.

L'architecture anglaise des XIII^e et XIV^e siècles a des chapiteaux ronds, dépourvus de sculpture, beaucoup plus souvent qu'en France. Dès la fin du XII^e siècle, à Wells,

¹ Fr. Bond : *Gothic Architecture*, p. 479 à 489 ; Prior : *Gothic Art*, p. 342, 343, 377, 393.

² Relevés communiqués par Mr. John Bilson. D'autres exemples de ce type se voient dans Parker, *Glossary*, pl. 256-7.

par exemple, les feuillages des chapiteaux ont une tendance à se transformer de crochets en frise. Au XIII^e siècle, les chapiteaux d'un faisceau de colonnes se réunissent en un seul bouquet de feuillage : cette réunion forme un large chapiteau de proportions très basses et, dès 1290 ou 1300, sur le pilier central de la salle capitulaire de Wells,¹ nous voyons ce bouquet prendre les allures d'une frise où branches et feuillage forment une course horizontale continue, au lieu de remonter verticalement et par bouquets détachés comme en France ; au XIV^e siècle, ce parti s'affirme plus nettement à Beverley² (fig. 20), à la chapelle de la Vierge d'Ely, dans le chœur de Selby,³ à Patrington⁴ ; dans ces deux



FIG. 20.—COLLEGIALE DE BEVERLEY. CHAPITEAU D'ARCATURE.

derniers exemples, la masse transparente des feuillages ondulés et frisés couvre déjà de son tracé en quart de rond non plus seulement, comme au XIII^e siècle, le haut de la corbeille concave, mais sa totalité. C'est le type de chapiteau qu'adoptera la France un demi-siècle plus tard.

Quant aux pénétrations que forment souvent les moulures des arcs flamboyants dans un support ou piedroit sans chapiteaux, il est intéressant d'en citer en Angleterre des exemples précurseurs : dès le XIII^e siècle,

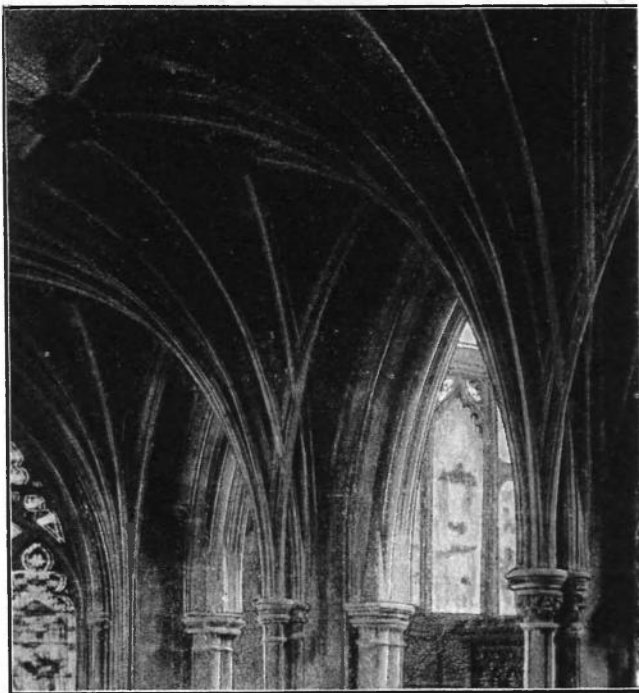
¹ Prior : *Gothic Art*, p. 413.

³ Prior : *Gothic Art*, p. 411.

² Bilson : *Beverley, Archit. Rev.*, 1898, p. 250.

⁴ Bond : *Gothic Architecture*, p. 437.

au portail nord de Christchurch (Hampshire),¹ nous voyons six voussures venir pénétrer dans des fûts cylindriques absolument comme dans des monuments du XV^e siècle français, avec cette différence toutefois que ces fûts ne sont que des tronçons de cylindres formant sommiers au-dessus des chapiteaux des colonnettes.² Peu après 1302, dans le tombeau de Guillaume de la Marche,



J. V. Saunders phot.

FIG. 21.—SAINTE-MARIE DE BEVERLEY. VOUTE DU BAS-CÔTÉ NORD DU CHŒUR.

à Wells, les moulures des archivoltas forment avec les clochetons des pénétrations semblables à celles du style flamboyant (fig. 7). Vers 1330 à 1340,³ au collatéral nord du sanctuaire de Sainte-Marie de Beverley, nous voyons (fig. 21) les arcs formerets qui surmontent les

¹ Figure dans Prior: *Gothic Art*, p. 279.

² On trouve dès la seconde moitié du XIII^e et le XIV^e siècle des exemples de

cette disposition en Gascogne, dans les églises d'Uzeste et Guitres (Gironde) et Lodeve (Hérault).

³ V. ci-dessus, p. 75.

arcades former avec les ogives et les tiercerons des pénétrations et entre-croisements tout à fait conformes aux combinaisons si fort en honneur en France au siècle suivant, et ces arcs pénétrent et meurent dans les faces latérales planes des dosserets, absolument comme dans l'architecture flamboyante.

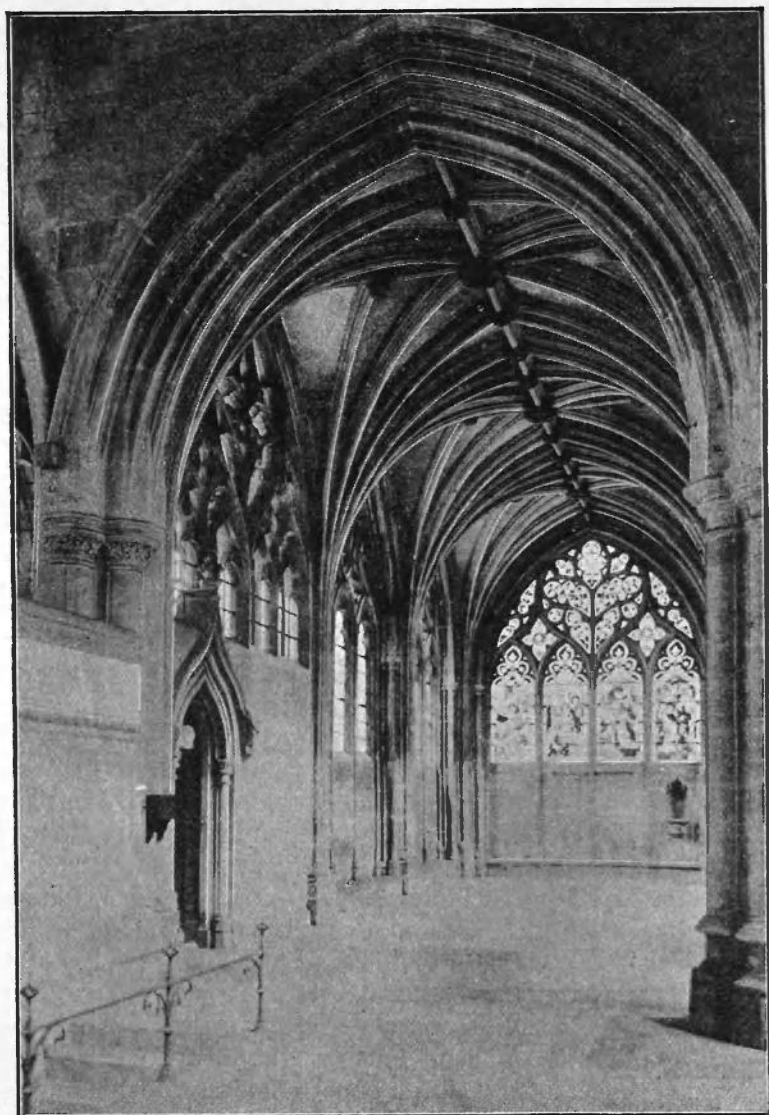
Il est à remarquer que ce bas-côté (fig. 22) offre tous les caractères de celle-ci dans ses voutes, dans leurs retombées, dans ses fenestrages et dans ses supports qui, d'un côté, ont des chapiteaux ronds et bas à simples moulures ou à feuillages frisés, et de l'autre ne sont qu'un faisceau de moulures sans chapiteaux, prolongeant jusqu'au sol les profils des arcs des voutes.

Des supports sans chapiteaux existent en Angleterre dès le XIII^e siècle, dans le porche de la salle capitulaire de Chester, mais comme peu après il s'en rencontre aussi à Saint-Germain d'Auxerre, à Saint-Père-sous-Vézelay et dans la cathédrale d'Upsal, commencée par Étienne de Bonneuil et ses compagnons français, ainsi qu'aux porches de Saint-Urbain de Troyes, je n'insiste pas sur ce caractère. Je laisserai également de côté les bases, malgré l'analogie de la base flamboyante avec certaines bases anglaises du XIV^e siècle,¹ puisque l'on peut trouver, sans sortir de France, tous les éléments de l'évolution qui aboutit à cette dernière base gothique.²

Ne voulant apporter que des arguments certains et jugeant ma thèse suffisamment démontrée par ce qui précède, je n'insisterai pas non plus, je l'ai dit, sur les profils de moulures ; remarquons cependant que la mouluration romane anglaise est singulièrement plus précoce que la nôtre et que, dès le début du XIII^e siècle sinon dès la fin du XII^e, dans des édifices tels que les cathédrales de Wells et de Chichester, on trouve des corps de moulures bien plus compliqués qu'en France et où la préoccupation d'opposer des courbes aux contre-courbes apparaît beaucoup plus tôt que chez nous. Mais, quoique l'Angleterre précède encore ici manifestement la France, rien ne prouve que, dans les moulures, la France ne serait pas arrivée au même point d'évolution au XV^e

¹ V. Fr. Bond, ouv. cité, pp. 448, 693, 697 ; v. aussi les bases de l'église Sainte Marie à Beverley.

² V. Berty : *Annuaire de l'archéologie française*, 1862.



Dr. E. H. Howlett, phot.

FIG. 22.—SAINTE-MARIE DE BEVERLEY. BAS-CÔTE NORD DU CHŒUR.

siècle sans les exemples anglais, c'est pourquoi je renonce à l'étude de ce point spécial.

On peut, de même, se demander si le goût des arcs à tracés surbaissés, si frappants dès le XIII^e siècle dans la cathédrale de Salisbury, le déambulatoire de Tewkesbury et autres édifices et, en 1360, à Gloucester, a ou n'a pas inspiré la même tendance à notre style flamboyant, car les tracés de ces arcs déprimés ne sont pas les mêmes.

Les preuves que j'ai données de l'origine anglaise du style flamboyant sont trop manifestes et s'appuient sur trop d'exemples pour qu'il faille chercher à les renforcer de présomptions moins bien établies.

De tout temps, le contact des peuples a produit des échanges d'art comme des échanges de denrées ; à l'époque romane, les croisades et surtout les pèlerinages ont permis aux occidentaux de trouver dans l'art alors supérieur de l'empire byzantin des modèles qui ont vivifié l'art roman ; à son tour, l'art gothique français a pénétré la chrétienté tout entière ; les arts de l'Italie ont été importés ou exportés plus que ceux de toute autre nation ; elle a adopté l'art grec, puis répandu dans tout l'empire l'art gréco-romain ; au XI^e siècle, l'école bourguignonne et l'école normande ont bénéficié d'apports d'art lombard, grâce aux abbés Guillaume et Lanfranc ; au XII^e, les Clunistes, au XIII^e, les Cisterciens, importent à leur tour l'art français dans la Péninsule ; au XV^e siècle, l'art germanique pénètre à Milan, mais bientôt, avec la Renaissance, l'art italien conquiert toute la chrétienté.

L'Allemagne a moins donné et moins reçu ; cependant, l'art germanique roman a influencé les Flandres, la Champagne, la Lorraine et la vallée du Rhône, et l'art gothique français a pris ensuite en Allemagne une éclatante revanche.

L'Espagne a presque tout reçu de la France et a attendu l'avènement des Jésuites pour répandre par tout le monde son style le moins heureux.

Pourquoi l'Angleterre, qui a reçu de Normandie son style roman et de l'Ile de France, de la Champagne, de la Bourgogne ou de la Normandie ses premiers modèles gothiques, n'aurait-elle fait que garder pour elle, sans jamais la faire accepter par ses voisins, une part de ses

créations d'art ? Le phénomène serait exceptionnel et invraisemblable, et, en fait, il ne s'est pas produit.

Au XIV^e siècle, l'influence anglaise existe en Espagne : à Léon, la statue tombale du roi Ordoño II tire l'épée ; une statue tombale de l'abbaye de Roncevaux (qui avait des possessions à Londres) a les jambes croisées, de même qu'une autre statue tombale conservée au musée de Perpignan. Ces deux gestes sont spéciaux aux statues funéraires anglaises. Dans l'île de Chypre, à l'abbaye de Lapaïs, qui fut bâtie vers le milieu du XIV^e siècle, les chapiteaux du cloître et du dortoir n'ont pas le type français à deux rangs de bouquets de feuillage, mais le type anglais, en masses de feuillage de profil convexe, et les salles basses sous le réfectoire sont tellement identiques à la salle basse de l'ancien hôpital d'York qu'une communauté d'origine est l'évidence même.

Il serait sans exemple que des conquérants n'aient importé aucune mode artistique lorsqu'ils ont occupé quelque temps et en nombre un pays. D'ailleurs, une preuve irréfutable des rapports artistiques de la France avec l'Angleterre au XV^e siècle n'est-elle pas dans la prodigieuse quantité de sculptures d'albâtre anglais, principalement de l'école de Nottingham, qui furent alors importées dans toute la France ?¹

Au XV^e ou XVI^e siècle quand les Anglais étaient bel et bien chassés de France, sans parler de la ville de Calais qui continuait de leur appartenir, un reflet de leur art s'est manifesté parfois dans nos provinces du nord : On pourrait ajouter quelque peu à la liste admise par M. Anthyme Saint Paul des monuments français qui ont subi l'influence anglaise : peut-être, dès avant l'invasion, la voûte du carré du transept de la cathédrale d'Amiens et les fenestrages des chapelles de sa nef, que coupe horizontalement une arcature, concourraient-ils à

¹ L'origine de ces albatres a été longtemps inconnue chez nous. Gay les fait venir de Saint-Claude (*Glossaire archéologique*, p. 1) ; le regrette abbé Bouillet, en tentant d'en faire un recollection (*Bulletin Monumental*, 1901), ne s'est pas prononcé sur leur provenance. Mais elle est indéniable, comme l'attestent les tombes d'albâtre de l'Angleterre, maintes autres sculptures et maintes pièces d'archives (v. W. H.

Saint-John Hope : *On the Early Working of Alabaster in England*, *Archaeological Journal*, t. 61. p. 221 (1904), et, *On the Sculptured Alabaster Tablets called Saint-John's Heads*, *Archaeologia*, t. 52 (1891). *The Beginnings of Gothic Architecture* dans le *Journal of the Royal Institute of British Architects*, vol. VI, 3rd series, pp. 259-269, 289-319, 345-349.

témoigner que les maîtres de l'œuvre n'ignoraient pas les modes d'outre-Manche ; en tous cas, vers 1500, les églises de Saint Martin d'Ardinghem et de Dourier (Pas de Calais) ont des fenestrages coupés horizontalement par des traverses, qui peuvent être d'inspiration anglaise, et pour la seconde de ces églises, construite en 1505, une description du XVI^e siècle¹ dit formellement que les sieurs de Créqui l'ont fait bâtir selon le beau dessin qu'ils avoient rapporté d'Angleterre."

On sait aussi qu'au XV^e peut-être et certainement au XVI^e siècle la Flandre a adopté *l'arc Tudor*.

Pourquoi donc l'art de l'Angleterre aurait-il été sans influence chez nous au moment où les Anglais occupaient la capitale et la majeure partie du territoire de la France ? Personne ne nie que les guerres d'Italie, bien plus courtes et de moindre portée, aient singulièrement favorisé plus tard la diffusion des modèles de la Renaissance ; pourquoi donc, lorsque les formes du XIV^e siècle anglais se reproduisent en France au XV^e, au moment où l'Angleterre s'est presque annexé notre pays, refuserait-on de voir dans ce fait une influence anglaise ? L'influence est d'autant plus certaine que les formes abitraires du style flamboyant ne sont certes pas de celles où conduisent l'instinct et le raisonnement. Liernes et tiercerons, accolades, soufflets et mouchettes sont, à tout prendre, des caprices décoratifs qui n'ont pas dû tous s'inventer deux fois sans que les peuples voisins qui les ont adoptés se soient donné le mot.

Si j'ai trop insisté sur des évidences, c'est que je suis surpris que ces constatations n'aient pas toutes été faites dès longtemps et, du fait qu'elles ne l'ont pas été, on peut déduire combien il est nécessaire à nos études de pousser les investigations au delà des frontières.

C'est ce que nous négligeons trop parfois en France, surtout pour l'Angleterre. Ainsi, pour étudier les origines de la structure gothique, on a discuté bien des années sans tenir compte des voûtes de Durham et autres exemples très anciens d'arcs-ogives révélés depuis peu à la France par M. John Bilson² ; pendant de longues

¹ Voir Baron A. de Calonne, *Dictionnaire historique du Pas de Calais, Arrondissement de Montreuil*, Arras, 1873, in-8°, art. *Dourier*.

² *Les premières croisées d'ogives de l'Angleterre*, *Revue de l'Art chrétien*, 1901.

années, on a pu signaler, reproduire, collectionner, même inventorier les albatres sculptés anglais du XV^e siècle, qui abondent chez nous, sans soupçonner leur origine ; et, hier encore, un de nos maîtres refusait de croire à l'origine anglaise du style flamboyant.

D'autres ignorances se constateraient peut-être de l'autre côte de la Manche, aussi une entente cordiale des archéologues de ses deux rives doit-elle être féconde et désirable. Pour ma part, je n'aurais pu faire ce mémoire ce qu'il est sans l'amicale obligeance de mes confrères anglais, et ce m'est un agréable devoir de remercier ici très cordialement ceux qui ont secondé mes recherches, vérifié et complète les exemples et les dates sur lesquels repose ma démonstration et m'en ont fourni l'illustration. J'exprime donc ma plus sincère gratitude à M. C. R. Peers, à M. Bond, auteur d'un magistral ouvrage sur l'art gothique anglais, à M. Prior, qui nous a révéle la sculpture de son pays, à M. J. V. Saunders, au Dr. E. H. Howlett et à M. Ch. Goulding, qui ont bien voulu faire tout exprès pour ces pages plusieurs photographies d'exemples importants, enfin et surtout à la sûre érudition et à l'excellente amitié de M. John Bilson.